19 déc.

Chère Renate,

Voici les souvenirs de mon père.
"Chez Papa" viendra un de ces jours,
je n'ai pas encore pu faire toutes les
photocopies.

Je vous souhaite un bon Noël.

Bien cordialement, O. Boos



Enfance

Célestin Freinet

Un village au bout du monde

Déjà matinal, Célestin Freinet est né à cinq heures du matin, le 15 octobre 1896. C'était le cinquième enfant de Delphin Freinet et de Marie Victoire Torcat, qui avaient l'un et l'autre 41 ans.

Quinze ans plus tôt, l'année qui avait suivi leur mariage, une fille était née : Thérèse Françoise, qui ne vécut que quatre ans et, deux ans plus tard, Joseph Adrien qui, un jour de l'hiver 1897, parti aux champs brûler des herbes avec Delphin, était mort entouré de flammes d'un feu qu'il avait imprudemment allumé.

Près de la rivière, un jour, une colombe volant un long moment au-dessus d'elle, avait annoncé à Marie-Victoire que Dieu lui enverrait un ange, qui resterait quelque temps avec elle puis la quitterait. En 1900, était née Constance, qui ne vécut que huit mois.

Mais restaient à la maison ce 15 octobre, une sœur de 10 ans, Baptistine, un frère de 7 ans, Joseph, et Claire, que l'assistance publique avait confiée à Marie Victoire alors qu'elle n'avait que douze jours, et qui sera la toute jeune marraine de quatorze ans le jour du baptême de mon père.

Gars, à l'ouest des Alpes-Maritimes, était à l'époque le bout du monde. Du reste la route n'allait pas plus loin. Briançonnet, le village le plus proche et qu'on aperçoit au loin, était à une heure de marche en coupant à travers champs par les sentiers, à deux heures de char à bancs ; Saint-Auban, le chef-lieu de canton, à trois heures, Puget-Théniers, la sous-préfecture, à quatre grandes heures, Grasse à une longue journée.

C'est là que mon père est né, dans la maison sur la place. Au-dessus de trois marches, un grand soleil était sculpté sur la porte d'entrée, faisant face à celle de l'école communale où était sculptée la lune. L'année où la porte de l'école avait été refaite, Marie Victoire n'avait pas voulu être en reste et avait changé la sienne aussi.

Au début du siècle, Gars comptait un peu plus de deux cent cinquante habitants. Chaque famille possédait une basse-cour, un ou deux cochons, des bœufs, des chèvres, et des moutons que gardait un berger engagé à l'année. En 1902, Delphin avait trois chèvres et vingt-huit moutons.

On cultivait et filait le chanvre, et le tisserand en faisait de longues coupes d'un mètre dix de large : la largeur de son métier à tisser. Il y avait trois cabaretiers, un boulanger, six distillateurs d'essence de lavande, un épicier qui était Delphin, un débit de tabac, un marchand de vin, un cordonnier, un menuisier, un garde-champêtre, un curé, un bedeau, un instituteur.

Il y avait l'effrayant bruit d'engrenages du moulin à farine, un moulin à cidre et, sur la place, la forge, qui fascinait tant les enfants au sortir de l'école. Une belle et imposante source naissait au pied des rochers, alimentant le lavoir à l'entrée du village et la grande fontaine ronde sur la place.

La campagne débordait d'arbres fruitiers, de vignes, de noyers. La moindre parcelle de terre était cultivée. Chaque famille avait son vin, son cidre, son huile de noix, sa provision de pommes pour l'hiver, et les grappes de gros raisin blanc qu'on conservait jusqu'à Noël.

Ainsi était Gars quand commence ce récit.

Enfance

Il est des individus qui pourraient, en partant d'une date précise, donner par le menu la succession des événements, comme si un secrétaire consciencieux et minutieux les avait notés tout au long des jours.

Chez moi, le secrétaire a fort mal rempli ses fonctions, et seuls surnagent dans mon esprit les pensées, les faits, les sensations qui l'ont particulièrement impressionné. C'est seulement ce qui surnage aussi de ma vie sensible que je pourrais noter, mais alors avec tout le luxe de détails, d'odeurs, de bruits, de gestes, qui sont encore en moi comme s'ils étaient d'hier.

Quel âge pouvais-je avoir ? Treize, quatorze mois tout au plus. Ma mère était assise sur le rebord du trottoir de l'école, en face de notre maison. Elle me tenait sur ses genoux et je tétais. J'ai encore, sensible à mes lèvres, la caresse du sein et le goût tendre et doux du bon lait...

Tante Baptistine arrive. C'est une femme qui affectionne particulièrement de faire enrager les petits enfants. Elle s'est penchée sur l'épaule de ma mère, m'a éloigné du sein avec sa grosse main rugueuse qui sentait l'herbe et la terre. J'essayais de reprendre le sein et elle continuait à me taquiner jusqu'à me faire pleurer.

Sans que je m'en souvienne avec une égale précision, j'ai le souvenir de mon sommeil dans mon berceau : c'était un berceau de bois, bas, avec des pieds en arc de cercle pour permettre le balancement. Au-dessus de la tête, un cerceau de bois maintenait l'étoffe qui protégeait de la lumière et des mouches. Je me souviens d'un jour où je ne pouvais pas m'endormir à cause de cette étoffe qui me bouchait le jour et l'air, et je pleurais.

Je me revois ensuite aux champs de la Para à l'époque des foins. Pour charger sur les ânes le fumier, les légumes et le foin, on utilise chez nous un genre de grand sac ouvert sur son grand côté et portant à chacune des extrémités une ganse solide. Cela s'appelle un « sari ». On attache chaque ganse aux branches d'un arbre et on couche le bébé dans le sari qui est comme un hamac profond.

Je me souviens encore du poirier de ce pré en pente auquel était accroché mon hamac improvisé. Je me revois au fond du sari : les bords se refermaient presque complètement et ne laissaient entrevoir que par intermittence une

échappée d'air et de feuillage. Je pleurais. On me balançait doucement pour m'endormir.

Vers la même époque, un peu plus tard, on rentrait des champs. On avait mis les saris sur l'ânesse, avec d'un côté des courges, séparées les unes des autres par de l'herbe fraîche qui les garantissait des meurtrissures. On m'avait placé de l'autre côté, comme contrepoids, les pieds au fond du sari, et mon père avait soigneusement ficelé le tout.

Le chemin monte fort à l'entrée du village. L'ânesse, chargée, avançait par saccades pour gravir les marches ou éviter les pierres. De temps en temps, un brin d'osier ou une branche de noyer me fouettaient le visage. Mon père soulevait tantôt du côté des courges, tantôt de mon côté pour rééquilibrer la charge. J'avais un peu peur de glisser, les cordes me serraient les côtes, je m'accrochais aux fers du bât, mais je résistais courageusement.

Je pourrais situer l'endroit où je me vois ainsi chargé sur l'ânesse : au tournant du chemin, devant l'étable du « Nassant »[1] ;

J'ai tenu ainsi, au hasard des voyages, entre des sacs de pommes de terre, des ballots de foin ou de bois, et même des draps remplis de berges de blé qui sentaient bon la lessive et le soleil... Sur les chemins plats qui longent la rivière, sur la route qui traverse la plaine des Groussières et le chemin de l'Adret, vers les cotés où les champs se perdent dans les ronces et les chênes rouvres.

Quelque temps après sans doute, mais je devais être encore bien jeune puisque ma tête n'arrivait pas encore au niveau de la fenêtre de la cuisine, je m'éveillais un matin. Il faisait grand jour dans la chambre. On sentait au dehors le soleil brillant et le silence troublant du petit village.

Personne à la maison. Je descendis dans la cuisine et essayai d'arriver à la fenêtre pour appeler, dans l'espoir peut-être qu'une voisine entendrait. Mais la fenêtre était fermée et je ne voyais que le sommet de la montagne et le ciel au-dessus. Je descendis vers la porte d'entrée et tentai d'ouvrir la solide serrure. J'appelai à nouveau. Je frappais contre la porte en pleurant. Je remontai dans la cuisine, dans la chambre, comme un chien affolé. J'étais enfermé.

Je ne sais comment se termina cette aventure.

J'ai aussi, comme ancré dans mes sens encore, le souvenir de l'eau que ma mère me faisait boire au coin de son tablier. A l'automne, quand le soir tombait, que les ombres s'allongeaient sur la montagne en face et que le soleil,

[1] Sobriquet d'un habitant du village.

encore chaud, éclairait de face le mur ouest de l'école, ma mère s'asseyait sur les marches devant la porte pour préparer la soupe. Elle avait à côté d'elle un panier de pommes de terre et de haricots verts qu'elle jetait, épluchés, dans un plat de porcelaine.

Je demandais à boire. Ma mère se levait, secouait son tablier de demi-laine[2], en prenait un coin qu'elle allait remplir sous le robinet de la fontaine pour me le présenter. Je buvais comme un petit chevreau, non sans être quelque peu incommodé d'abord par cette odeur d'étoffe, de cuisine, de poussière, qui se mêlait à l'odeur indéfinissable de l'eau claire.

Et voilà qu'à cet instant un autre souvenir surgit dans mon esprit : celui de la vieille fontaine moussue surmontée d'une boule patinée par les ans, qui fut démolie en 1900. J'avais quatre ans. La nouvelle fontaine avait deux tuyaux diamétralement opposés, deux tuyaux en joli cuivre rouge. Deux barres de fer, sous chaque tuyau, recevaient les arrosoirs qu'on entendait grincer lorsqu'on les retirait.

J'enviais les garçons qui, d'une enjambée, se hissaient sur le rebord de pierre de la fontaine, empoignant le tuyau à deux mains et « s'amouraient » (l'embouchaient). Quand je serai grand, pensais-je, je pourrai, moi aussi, monter sur le rebord de la fontaine et atteindre le robinet... Je devais un jour, plus tard, glisser dans le bassin, dont on vint me tirer, pas fier. Et c'est par crainte de cet accident qu'on me défendit, pendant si longtemps, d'y remonter.

Je couchais maintenant dans une petite chambre sur le même palier que la chambre de mes parents. Il y avait, à la tête du lit, une vieille image de première communion. Sur le rebord de la fenêtre, sur une planche, ma mère mettait à sécher les fromages et, à de gros clous plantés dans les poutres du plafond, pendaient en automne des grappes de raisin blanc.

Le soir, quand le moment arrivait de me coucher, ma mère me faisait monter dans ma chambre avec une bougie, en me disant :
- Tu appelleras quand tu seras déshabillé.

Elle prenait son tablier de demi-laine qu'elle faisait chauffer soigneusement après avoir jeté quelques brindilles au feu. Avant d'ouvrir les draps, j'appelais.

[2] Etoffe faite de chanvre et de laine.

Elle montait rapidement, tenant sur sa poitrine le tablier, enroulé pour qu'il reste bien chaud. Elle me le posait sur le corps, tirait les draps et la couverture. Je sentais cette bonne chaleur, et mon soupir reconnaissant récompensait ma mère qui me disait simplement : « Tu es bien ».

Elle redescendait en laissant la porte ouverte. Elle ne m'embrassait pas. Ce n'était pas la mode au village. On ne disait ni bonjour en se levant, ni bonsoir en se couchant, et je ne me souviens pas d'avoir été embrassé par ma mère étant enfant. Cela n'empêchait pas qu'une sorte de chaleur intime enveloppait parfois certains gestes ou certaines pensées et s'exprimait plus éloquemment encore que les paroles ou les baisers.

La lumière de la bougie disparaissait au tournant de l'escalier, puis j'écoutais un instant encore les bruits familiers qui montaient de la cuisine.

Ces mêmes bruits recommençaient au matin, tandis que parvenait dans ma chambre l'odeur du feu que ma mère allumait. On entendait craquer les brindilles, puis c'était le bruit du moulin à café, la fenêtre qu'on ouvre et referme, la poignée de la porte d'entrée qu'on tourne pour aller chercher de l'eau... L'arrosoir grinçait sur les barres de fer de la fontaine, l'eau commençait son chant, qui variait jusqu'au moment où l'arrosoir débordait.

Mon père se levait, ses gros souliers raclaient le plancher. Il ouvrait la porte et descendait en toussant. Parfois je m'attardais, éveillé, au lit. Alors, les raisins dorés pendus aux poutres me faisaient envie, et je ne pouvais pas m'empêcher d'en picorer quelques grains.

L'école

Ma mère m'a toujours dit que j'étais allé à l'école à quatre ans.

L'école m'a laissé bien peu de souvenirs comparativement à ceux qui me restent de ma vie hors de l'école. J'ai bien souvent expliqué ce fait psychologiquement et pédagogiquement par le manque de fondements profonds de notre école actuelle. Si mes journées de classe avaient été illuminées par quelque enthousiasme puissant, par la joie de vivre, de croître et de vaincre, je ne chercherais pas en vain les traces qui auraient dû me rester.

L'école ne m'a pas marqué, ni en bien, ni en mal. Puisqu'elle ne pouvait sans doute pas me marquer en bien, je me réjouis du moins qu'elle ne m'ait pas marqué en mal, qu'elle ait été comme neutre, qu'elle ait coulé sur mes jours d'enfant comme quelque chose d'anonyme, d'insignifiant, comme une eau qui court sur l'argile desséchée.

Je me souviens comme dans un rêve de mes débuts. Je crois que j'ai brûlé les étapes de mon syllabaire. J'étais assis à droite en entrant, près de cette fenêtre qui était toujours fermée parce qu'elle donnait sur la place. Je me souviens d'avoir fait des barres. J'avais près de moi une Louise, aux cheveux embrouillés et sales, qui cherchait sans cesse dans sa tignasse et en ramenait, de temps en temps, sous ses ongles, un pou qu'elle croquait.

Je me souviens aussi d'une lecture collective que je faisais devant un tableau mural. Je ne sais pas ce qu'il pouvait y avoir sur ce tableau, mais j'ai encore dans le cou cette vive impression de lassitude et de courbature que je ressentais au bout d'un moment à tenir, moi si petit, la tête levée vers le haut du tableau.

J'ai un autre souvenir physiologique : je suis assis sur mon banc et mes jambes pendent. Je me mets à les balancer mécaniquement et ce balancement m'endort presque, lorsque, tout à coup, mon gros soulier heurte le montant du banc et fait un bruit qui me tire de ma somnolence et m'effraye, car il m'a semblé que toute la classe en a été bouleversée.

Me rappelant ces détails, j'ai souvent pensé, plus tard, que nombre d'inattentions des enfants ont bien souvent, tout simplement, une cause physiologique : mauvaise position, fesses endolories par le banc, jambes non soutenues, fatigue et douleurs selon les positions. Il faudrait, dans ce domaine, comme on le fait aujourd'hui pour la mécanographie, mesurer et préciser les

positions optimum, les gestes essentiels, et les conditions les plus susceptibles de donner au corps la paix et l'aisance qui libèrent d'autant l'esprit.

M. Gras s'absentait assez souvent, pour monter à son appartement ou descendre à la Mairie[3]. Aussitôt, les plus grands se mettaient debout sur leur banc et montraient leur verge en criant. J'ai comme l'impression que je ne voyais pas à cela une si grande offense. Nous étions souvent avec des filles et ce genre d'obscénités étaient à peu près normales entre nous. Le bruit cessait dès qu'on entendait les pas de M. Gras.

Entre enfants du village, entre garçons surtout, les organes sexuels n'étaient nullement considérés avec cet état d'esprit de perversion curieuse qui est de mode dans certains milieux trop fermés. Il nous arrivait souvent, le soir par exemple, ou du haut d'un pont, de jouer à qui urinerait le plus loin. Je me souviens d'une fois où nous étions à examiner la verge des enfants assemblés. Il y en a qui avait un gland difforme, mais nous ne voyions aucun mal à cela.

Or, je n'arrivais pas, moi, à sortir le gland de la verge. J'avais essayé souvent mais l'ouverture était trop petite. Une fois déjà je devais avoir fait sortir le gland et je ne pouvais plus le rentrer. Je me souviens vaguement que, autour de la table un soir, mon père et ma mère étaient fort préoccupés de l'accident. Sans doute le mal avait été réparé.

Comment ai-je appris à lire et à écrire ? Je n'en sais trop rien. Je ne me souviens d'aucun effort, d'aucune leçon... Je me trouvais un soir en veillée chez l'instituteur. Il voulut me faire lire. Il prit le premier livre de lecture courante qui devait être sans doute le nôtre. En classe, il ne nous interrogeait jamais sur les gravures des livres. Les méthodes en ce temps là étaient plus austères. On lisait, on récitait, qu'on comprenne ou non. Mais ce soir, il faisait une exception, en ami.

Il était assis devant moi et tenait le livre ouvert à une page que je reconnaîtrais encore aujourd'hui entre mille. Il y avait, à gauche et en haut, une petite gravure représentant un voleur, enchaîné les mains au dos, qui s'en allait entre deux gendarmes à cheval l'air inflexibles et terribles, et j'étais comme hypnotisé par cette gravure. Je me voyais à la place du pauvre homme et j'imaginais toute la honte qui peut venir d'une telle situation.

L'instituteur me demanda où le voleur avait les mains. Je savais bien où il les avait, parbleu, mais en patois, nous aurions dit qu'il les avaient attachées « derrière le cul ». Pour rien au monde je n'aurais prononcé devant lui un mot que je pensais si grossier. Et je restais là, interdit, rougissant, pâlissant. Il me

[3] Comme souvent dans les villages, l'instituteur était également secrétaire de mairie.

semblait que le sol allait me manquer sous les pieds. J'étais affreusement mal. Finalement, l'instituteur mit fin à cette sorte de supplice en me disant : « il a les mains attachées derrière le dos ! »

J'acceptais cette définition qui était loin de me satisfaire cependant. Voyons : le dos n'est pas là... Et j'admirais malgré moi cette subtilité de langage qui sait dire honnêtement ce qui pourrait sembler, crûment, légèrement choquant. Je me mis à lire ensuite. Je me souviens que je commençais seulement à lier les syllabes et à affronter avec succès les mots et les phrases. Et cette lecture m'apparaît comme le premier pas décisif, comme l'épreuve qui m'a fait aborder triomphalement la lecture courante.

A l'école, nous apportions chacun notre bûche, et chaque élève avait son encrier, qu'il emportait le soir à la maison et ramenait le matin. Il y avait trois rangées de bancs : celle de gauche, face au tableau, était celle des tout-petits. Celle du milieu était pour un degré plus avancé. Je ne me souviens pas d'y être resté très longtemps.

Mon frère était alors parmi les grands. Je me souviens, lorsque, à une rentrée d'octobre, il avait eu un livre de géographie, le seul livre, avec celui de lecture, qui nous était donné, et que je le regardais avec envie, sans avoir le droit d'y toucher. Mon frère avait douze ans, j'en avais donc cinq.

A l'école, j'avançais. J'étais déjà parmi ceux du deuxième rang, mais je ne me souviens pas d'avoir fait un effort quelconque ni d'avoir été intéressé de quelque façon. Cela n'est sans doute pas à l'honneur de l'école car je ne manquais certainement ni d'intelligence, ni de curiosité. Mais rien ne semble m'avoir été offert pour les satisfaire et ce n'est pas de ma faute si, dans mes souvenirs, l'école tient une place si réduite.

C'est vers cette époque pourtant que se place un fait pédagogique qui avait eu pour nous au moins l'attrait de l'imprévu et de la nouveauté : l'inspecteur était venu dans notre classe. Il était petit et boiteux, et habillé de noir. Il nous avait réunis autour de lui, tous les petits, là, devant le tableau. Et il nous faisait ce que j'ai su plus tard être une leçon de choses.

Il tenait dans ses mains blanches un petit outil que nous regardions avec une certaine curiosité :
- Voyons mon petit ... Qu'est-ce que je tiens à la main ?

Il ne s'était pas adressé à moi, mais j'en ressentais, d'avance, une sorte d'épouvante. J'avais des impatiences dans les jambes, un désir mal défini d'aller aux cabinets, les yeux légèrement brouillés...

- C'est.... C'est.... Un couteau.
- Mais non mon petit, ce n'est pas un couteau.

Comment, ce n'est pas là un petit couteau ? Bien sûr il ne ressemblait pas tout à fait au couteau de corne de mon père ni à celui solidement ferré que mon frère avait ramené de la dernière foire de Briançonnet. Oui, ce n'est certainement pas un solide couteau de paysan ; on ne pourrait pas, avec, tailler une belle tranche de pain. Pourtant, il serait pratique pour « sortir » les sifflets de branches de noyer, et pour tailler des bateaux dans les écorces de pin. Que ce soit un couteau pour messieurs des villes, c'est possible ; qu'il s'en serve lui exclusivement pour tailler les crayons, cela n'en est pas moins un couteau ...

- C'est un ... C'est un ...

Et l'inspecteur dirige son index vers moi. J'étais incapable de répondre, puisque j'avais devant moi un couteau et qu'il avait dit que ce n'était pas un couteau... J'ai cru que j'allais mourir.

- Qui le sait ?

Personne parbleu.

- C'est un ... Canif !

Merveille des merveilles ! Ce que nous appelions nous-mêmes un petit couteau s'appelait en réalité un canif ! Nous voilà plus savants, mieux armés pour la vie puisque nous, petits paysans, nous savons distinguer maintenant nos couteaux si familiers du canif dont nous n'avons que faire.

J'ai conscience d'être resté assez longtemps vers le fond de la troisième rangée. J'ai là le souvenir d'un certain bien-être : j'étais plus grand, et les bancs pour moi devaient déjà paraître plus confortables. J'étais près de la fenêtre et de la lumière. A défaut d'autres occupations, nous attrapions des mouches. Je n'aimais pas trop ce genre d'exercice, mais mes voisins étaient habiles à les saisir : ils leur pressaient le ventre puis leur attachaient un bout de papier et les faisaient voler.

Je commençais à me faire savant. Je me souviens d'une fois où on nous dictait des nombres décimaux. J'éprouvais une sorte de plaisir à y réussir. Je me souviens bien peu des leçons. Ou plutôt, je ne m'en souviens plus du tout. Je crois d'ailleurs que l'instituteur se contentait de nous faire copier et réciter des résumés pour toutes les disciplines.

En somme, j'ai peu de souvenirs de l'école. Preuve que ce travail ne risquait pas de m'intéresser beaucoup. Pas de souvenirs des livres de lecture ni de ce que j'ai pu apprendre. C'est un peu comme si je n'avais fait que dormir pendant ces heures de classe pour ne me réveiller qu'à la sortie. Tout ce qui s'y rapporte a, dans ma mémoire, l'imprécision des choses vues seulement en rêve.

Le magasin

Mes parents avaient une petite épicerie au rez-de-chaussée de la maison.

J'ai encore présent à la mémoire le bruit que faisait la clé en l'ouvrant et son claquement lorsqu'elle se refermait, l'appel des clients qui venaient frapper.

Habituellement, c'était ma mère qui y répondait pour aller vendre. Mais il y avait souvent dispute le soir au moment du souper. Tout le monde était fatigué. Mon père était assis à table, on avait même commencé à manger la soupe. Ma mère préparait le « crespéou »[1] ou « passait » les haricots verts à la poêle. C'était toujours les moments que choisissaient les clients pour venir.

Elle disait à mon père :
- dérange toi un peu !

Mais il ne bougeait pas et finalement, c'était elle qui descendait et nous devions interrompre le repas. Quand elle remontait, il arrivait qu'un autre client vint à nouveau frapper et il fallait à nouveau descendre.

Quand elle était en bas, ma mère appelait quelquefois pour que mon père vienne l'aider, par exemple pour « mettre en perce » un bidon de pétrole, ou soulever un bidon d'huile, ou pour mettre en place un sac de riz à entamer. Je me souviens d'une fois où une cliente avait, en sortant, malencontreusement, cassé sa bouteille de pétrole. Mon père lui avait rempli gratuitement une autre bouteille, et je trouvais que c'était là une générosité extrême.

Il y avait bien, dans le magasin, quelques gâteries, mais elles étaient rares. Il arrivait que, pour récompenser un enfant accompagnant sa mère qui venait de faire un bon achat, ma mère ouvrait la vitrine, prenne dans un coin un pot dans lequel il y avait des bonbons à la menthe et en donne à chacun. Je profitais de l'aubaine. Pour les grandes occasions, il y avait des bonbons à la gomme.

Il y avait pourtant pour moi une occasion de petit régal : quand la boite en fer des petits-beurres ou des biscuits à la cuillère étaient vide, ma mère me la donnait. Il y avait au fond quelques bouts cassés, et je n'en laissais pas perdre une miette. J'avais, par dessus le marché, le papier transparent qui gardait longtemps le parfum des biscuits.

[1] Omelette faite de pommes de terre et d'œuf.

Mes voyages

De combien d'angoisses étaient accompagnées les diverses étapes de mes reconnaissances toujours plus loin du nid...

Aller seul d'une chambre à l'autre est, aussi loin que je m'en souvienne, la plus osée des aventures. Puis la place me devient familière, mais pendant longtemps la rue qui passe derrière notre maison devait rester mystérieuse et comme pleine de dangers. Il est des « androunes »[5] dans lesquelles je ne me suis aventuré que tardivement.

De bonne heure, à dos d'âne ou en allongeant mes petites jambes, j'ai poussé plus loin, jusqu'aux champs familiers de la Para, du Chenon-Gros et même de l'Hazard, en traversant sur l'âne la rivière. Mais sur ces chemins, il y avait des passages découverts, animés par les cris de bêtes ou les appels des bergers ou des laboureurs, que je parcourais sans appréhension, et d'autres, entre les chênes, parmi les espaces abandonnés, où l'on n'entend que le cri de frayeur du merle qui se sauve entre les buissons ou le froissement des herbes sèches au passage d'un serpent. Alors je me taisais, oppressé. J'évitais de regarder derrière moi, je sentais un frisson me glacer le dos. Ou bien, certains soirs, je chantais à tue-tête pour traverser les zones inquiétantes.

Même sensation d'intense oppression et d'isolement quand, quittant les chemins habituellement suivis, nous nous engagions dans ceux qui m'étaient inconnus. Il semblait là que tout était hostile. Les bruits eux-mêmes, les appels, les chants d'oiseaux, étaient comme une menace car ce n'était ni les bruits, ni les appels, ni les chants d'oiseaux que j'entendais d'ordinaire. Mais au retour, au détour de la chapelle Saint-Joseph, c'était comme un éclaircissement : on voyait en bas le village, en face, à l'horizon, Briançonnet, et au premier plan, le chemin serpentant à découvert entre les terrains cultivés et animés. C'était comme une renaissance.

Même impression quand je découvrais progressivement le « Beal »[6] : jusqu'à la Para d'abord, puis jusqu'au Chenon-gros, et enfin, étape décisive, au delà, vers la Varchière. Par delà la Varchière, le canal va se perdant peu à peu entre les broussailles. Je ne l'ai jamais suivi, même après ma treizième année, sans une certaine émotion.

Puis découverte de la Plaine, moins mystérieuse ; découverte vers l'ubac, dans ces champs totalement abandonnés où nous n'allions que pour de grandes occasions :

---

[5] ruelles transversales, souvent en cul-de-sac.
[6] Canal d'irrigation.

pour semer le seigle, pour aller chercher des champignons et ramasser les noix de quelques vieux noyers qui survivaient parmi l'envahissement des pousses sauvages, pour aller moissonner, pour couper les lavandes enfin.

L'atmosphère y était si totalement différente qu'on en était déséquilibré, comme lorsque, quittant la foule d'une ville, on se trouve soudain brusquement dans la quiétude d'une rue déserte.

Découverte vers le Villard lorsque, tournant la colline, on se trouvait comme abstrait de notre vallée familière. Découverte, plus tard, au cours des journées mémorables où je partais, derrière le vieux berger, garder sur la montagne.

Mais je n'avais pas encore quitté Gars pour le village le plus proche : Briançonnet et la foire du 15 août. Je ne devais guère avoir plus de neuf ou dix ans.

Jusqu'au vallon du Loup, je connaissais le chemin. Mais au-delà, c'était l'inconnu. Voici des fermes comme je n'en avais jamais vues : spacieuses et cossues, avec des juments attachées devant, dans le pré. Je me sentais ému chaque fois que j'approchais d'une de ces fermes et plus ému encore quand nous apercevions enfin ces maisons de Briançonnet que je n'avais jamais vues que de loin. Et lorsqu'on pénétrait dans la route qui mène au champ de foire ! Je ne savais où regarder tant il y avait de nouveautés : de grosses vaches laitières[7], des bœufs, des veaux, des ânons, et des voitures... Et des maquignons amples et décidés sous leur grosse blouse bleue, et des messieurs de la ville qui passaient hautains et indifférents, et des dames et des demoiselles qui se promenaient.

On me mena jusqu'à la place où on dansait. Assis sur les saris, je regardais des maquignons marchandant une paire de bœufs. Ils sont là, les ciseaux à la main, prêts à faire une entaille dans le poil de la bête, sur la cuisse ; ailleurs, d'autres maquignons achètent des brebis qu'ils marquent avec une boule bleue : un marchand a des bouts de papier enroulés dans un sac. On choisi et on gagne ce qui est inscrit dessus. Mais je n'ose pas jouer ... Et je vois pour la première fois un melon.

J'envie les enfants qui habitent Briançonnet en ce jour de fête. Mais je commence à m'ennuyer de mon village.

[7] Il n'y avait pas de vaches au village.

A Saint-Auban

Vers cette même époque, j'étais allé à un pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de la Clue, à Saint-Auban qui était le chef-lieu de canton. Nous étions partis de bonne heure le matin et, à cette occasion, mon père avait mis une bâche tendue sur des arceaux qui recouvraient le char à bancs. Madeleine, ma cousine, était avec nous. J'ai gardé peu de souvenirs de ce voyage, sinon que lorsque le mulet trottait, le char à bancs était comme enlevé. J'ai l'impression d'avoir eu peur en traversant le tunnel de la Clue long de 20 mètres. Nous avions déjeuné sur l'herbe, dans les prés.

Le soir, en rentrant, il pleuvait. Mais nous étions bien sous notre tente.

A Puget-Théniers

Cette même année, je crois, je fis quelques voyages à Puget-Théniers[8].

Je me souviens d'un matin où nous traversions la grande forêt de la Faoulée. C'était la descente. Le char à bancs s'en allait vite, au trot mesuré de notre mulet. Tout à coup, là-haut, sur la droite, on entend un cri comme un enfant qu'on égorge. J'étais remué jusqu'au fond des entrailles. Mon père me dit que c'est le « chabraïret » (le chat-huant), que parfois il suit le bruit des grelots jusqu'à Collonges. Mais cela ne me rassurait qu'à demi. Je fermais les yeux pour ne rien voir et je me persuadais que j'étais en sécurité près de lui.

Tout le long, il me décrivait le pays et m'expliquait ce qu'on voyait. J'ai le souvenir de longues heures interminables, passées près du char à bancs sur la grande place. Mon père était allé faire ses achats et moi, je gardais le chargement. Je regardais la statue d'Auguste Blanqui, qui m'intriguait beaucoup, le train sifflait les cloches sonnaient. Je sentais comme une sorte de soulagement quand nous reprenions le chemin de Gars.

Un jour, mon père m'amena visiter la fabrique de pâtes. Mais les explications techniques que donnait le propriétaire n'étaient rien pour moi à côté de la nouveauté fantastique de cette usine propre et luisante, de ces courroies, de ces moteurs, de ces ouvrières habillées de blanc qui allaient et venaient. Et je pense en conséquence, à l'erreur de l'école lorsqu'elle croit abstraire l'enfant du milieu compliqué et complexe dans lequel on le place brusquement. Pour moi, petit campagnard, les explications techniques sur la préparation des pâtes ne pouvaient avoir leur intérêt spécifique que lorsque j'aurais été familiarisé avec tout ce qui autour de moi, était une nouveauté trop accaparante. La fabrication des pâtes éta

[8] Chef-lieu de canton des Alpes-Maritimes qui vit naître Auguste Blanqui.

effectivement le but. Mais ce but était pour moi secondaire : les moteurs, les courroies, les allées et venues des employées avaient un intérêt préalable à la fabrication des pâtes elles-mêmes.

Avant de repartir, mon père achetait du pain blanc et du fromage bleu et, en montant le col de Saint-Raphaël, nous cassions la croûte tranquillement.

A Grasse

Puis un jour, je fis le voyage à Grasse, la grande ville. Je devais avoir dix ou onze ans.

Il nous fallut partir de très bonne heure, et après Logis-du-Pin, il pleuvait dru. J'étais sous la bâche, et pas trop mal ma foi. Le moment du repas arriva. Nous aurions du nous arrêter à une fontaine qui est au bord de la route, mais la pluie nous obligea à continuer.

Je devais être bien assommé de fatigue et de nouveautés en arrivant à Grasse. Je me revois tout ébahi dans un bazar, où un monsieur nous présente une grappe de ballons de toutes couleurs parmi lesquels on me demande de choisir. Finalement, je prends une grande balle rouge, qui sent bon le caoutchouc mais qui ne « bombe » pas beaucoup.

Je me vois ensuite dans un salon de la villa de Mme Olivier où ma marraine était placée. J'étais étourdi par cet intérieur, ces richesses, ces fauteuils, ce parquet glissant. Je pouvais à peine comparer cela à notre église, et je ne pouvais imaginer que des gens vécussent là. On me donna des biscuits. Ma marraine me donna aussi une boite de chocolats en plaques cylindriques. Ce chocolat n'avait que le tort d'être fondant et de trop tenter ma gourmandise. Je le mangeai presque tout.

Je me vois enfin à mon retour à Gars, assis au bout de la table et grondé par ma mère qui me traite d'égoïste parce que je n'ai pas pu en conserver quelques-uns pour la maison. Et c'est pour moi une dure leçon et une grande tristesse.

Madeleine

Mes camarades attitrés étaient ceux avec lesquels je vivais presque e permanence : on allait garder ensemble, on allait ensemble charrier le fumier, o passait ensemble les veillées d'hiver.

J'étais très ami avec mon cousin Freinet, de tante Hélène, mort à la guerre. Mai nos champs étaient tous situés dans un quartier différent. J'étais ami aussi ave Octave, le fils de l'instituteur, qui venait souvent passer les veillées chez nous Mais lui n'avait ni bêtes à garder, ni champs où nous aurions pu nous retrouver Ma vraie camarade d'enfance a été Madeleine, ma cousine.

Elle devait être, vers huit à douze ans, une belle petite fille gentille et douce, a teint clair et frais. Nous nous étions élevés ensemble et nous aimions bien, l'un e l'autre, notre commune compagnie. Elle habitait non loin de notre maison e quand elle venait veiller chez nous, nous l'entendions descendre dan « l'endroune », ouvrir la porte d'entrée et monter lentement. Sa mère éteignait s lanterne et s'installait pour filer et nous, nous faisions de bonnes parties d mistigris, ou nous disions des « coucoon-vénétos » (des devinettes).

Nos champs étaient voisins, ce qui ne faisait que renforcer notre intimité. Nou étions voisins au Pont. Nous n'avions qu'à traverser le pont et souvent, l'été, a moment du foulage, pendant que les travailleurs dormaient, j'allais de l'autre côt de la rivière retrouver Madeleine. Tout me semblait plus ordonné, plus calme plus propre dans sa campagne. Et il y avait du vrai d'ailleurs, car son père ava beaucoup de goût, faisait tous les métiers, et Madeleine s'intéressait aux fleur aux petits jardins... Il y avait presque toujours, en bordure de leurs jardin quelques plants de tournesol, étonnement beaux, mais inutiles au dire de me parents. Ils étaient presque les seuls aussi à cultiver du maïs, dont la barbe nou intriguait autant que les grains.

Parfois, quand nous étions au pré, c'était Madeleine qui venait. Nous nou rencontrions souvent soit en allant « porter » aux poules, soit en retournant le so de la campagne. Nous étions presque voisins à la Varchière puisque ses paren avaient de nombreux champs à la Forêt. Voisins au Faoul, où son père ava défoncé un joli coin planté de vignes... Voisins à la Plaine...

A la Saint-Michel, nous nous arrangions pour aller garder les bêtes « triées » C'était nos meilleurs moments.

---

[9] qui n'avaient pas été vendues à la foire de Briançonnet.

J'ai dans l'esprit une image idyllique : nous étions un peu plus loin que Saint-Joseph. Nous gardions dans le bois de chênes voisin et nous nous trouvions dans un pré de beau trèfle en fleur. Je me souviens de ce spectacle merveilleux. Des abeilles volaient de fleur en fleur. On surveillait celles dont on voyait les pattes jaunes de la provision de pollen. D'un coup de casquette, je les abattais. On les tuait pour sucer ce nectar auquel, à dire vrai, nous ne trouvions pas grand goût.

Madeleine a été ma vraie sœur pour les sentiments qu'elle m'inspirait. Pratiquement, je n'ai pas connu ma sœur à la maison car elle est allée se placer alors que j'étais encore très jeune. Quand je pense à Madeleine, je sens en moi le souvenir d'une grande tendresse, une sorte d'intimité sans apparat et qui avait toutes les caractéristiques d'une amitié fraternelle. Quand, le dimanche, au moment de sa première communion, elle était simple et belle, lorsqu'elle commençait à prendre place au banc des prieuresses, j'en étais fier comme si c'était un peu moi qui resplendissais.

C'est à l'évolution du corps, du visage et de l'esprit de Madeleine que j'ai mesuré, et que je mesure encore, la marche implacable du temps. Je l'ai vue communiante, puis fleur naissante s'épanouissant merveilleusement. Puis je l'ai vue se charger peu à peu des soucis de la famille : je l'ai vue s'assagir, puis se ternir lentement à mesure que disparaissaient les illusions du jeune âge, qu'elle avait à pâtir de la malveillance de certaines gens.

C'est pour moi un miroir et je voudrais un jour raconter son histoire, qui est typique de notre époque, de nos espoirs, de nos échecs et de notre lente et précoce déchéance.

Les enfants de l'hospice

On prenait d'ordinaire des enfants de l'hospice lorsqu'on manquait d'enfar dans les familles, pour garder les bœufs ou les brebis. A la maison, mon frère moi nous suffisions à la besogne. Pratiquement, mes parents n'en ont eu que jour où , moi parti, ils ont eu besoin de petits bergers.

Sur une trentaine d'élèves à l'école, plus de la moitié étaient de l'hospice. étaient donc la majorité et cet état de fait était certainement de nature à modif les rapports entre enfants d'abord, entre enfants et adultes aussi.

Les enfants de l'hospice étaient appelés « bastards ». Mais ce nom était si cour que nous n'y mettions aucun mal, c'était un nom comme un autre. D'autant q les bastards séjournaient longtemps au pays et ils grandissaient avec les enfants village. Quelques-uns le quittaient à treize ans, car alors il fallait les payer, m pour y revenir périodiquement ; d'autres y sont restés définitivement.

C'est à peine si on distinguait, dans les rapports entre parents et enfants l'hospice, un peu plus de rudesse. Une tendance à exploiter un peu plus le travail, à les corriger peut-être plus facilement. Mais cette tendance était tempé par la crainte de l'inspecteur des enfants de l'hospice, qui passait régulièrement que nous appelions « le père des bastards ». Et pour l'instituteur, s'il y avait enfant à frapper, c'était naturellement un bastard.

Quand nous nous disputions, il nous arrivait de traiter de « sale bastard » no adversaire. Mais comme ils étaient en général plus vifs, plus intrépides, plus d que nous, l'opposition n'était qu'accidentelle. S'ils avaient notre âge quand nous arrivaient, ils apportaient dans notre communauté enfantine comme courant nouveau de pensées, de traditions et de jeux qui nous frappaient d'abo que nous adoptions ensuite ou pas, mais qui laissaient, malgré tout, une trace s'intégrait peu à peu à notre vie et à nos traditions. Cet enfant si dégourdi qui no éblouissait de son bagout, comme nous l'écoutions bouche bée, émerveillés !

Je me souviens du soir de l'arrivée d'un garçon que nous appelions Basset et avait une dizaine d'années. Il était beau parleur, et d'une souplesse qui no étonnait.

Nous étions un soir au coin du « Barri »[10] devant l'école. Avec son mouchoi fabriquait un rat, qu'il prenait dans ses bras, qu'il caressait et qu'il faisait sau sous le Barri. Immédiatement il l'enjambait, ce que nous n'aurions jamais fait

[10] Parapet bordant la place du village.

peur de nous tuer. Lui s'accrochait des deux mains, laissait pendre son corps puis, s'abandonnant dans le vide, retombait sur ses jambes, souple comme un chat. Cela nous laissait muets d'admiration.

Une fois était arrivé chez nous un garçon, Marius, qui devait rester chez nous, et sa sœur, qui allait chez Madeleine. Je les vois encore devant notre feu. Ils nous racontaient leur vie passée ; ils nous parlaient de leurs parents et s'effrayaient à la pensée d'être séparés l'un de l'autre. Marguerite était si maternelle pour son frère que cela était pour moi une nouveauté émouvante.

On enviait un peu les enfants de l'hospice quand ils recevaient, chaque année, un paquet contenant tout ce qui leur était nécessaire, chemises, pantalons, chaussettes, etc... C'était de bons effets, parfois plus confortables que les nippes que nous usions, nous autres naturels du pays. Mais leur uniformité en faisait comme une livré d'abandon et de misère, ce qui fait que nous n'aurions pas voulu porter les habits des bastards, si neufs fussent-ils. C'est à cette répugnance que se marquait peut-être le plus profondément la différence entre nos destinées apparemment communes.

La corde pour me battre

Je ne me souviens pas de ce qui avait bien pu motiver cette punition, mais un soir mon père était allé prendre la corde pour me battre. Je sais que je m'obstinais et que mon père finalement était allé prendre la corde. Prendre la corde, chez nous, c'est comme ailleurs prendre le martinet : c'est un symbole.

J'avais pleuré, et je me vois encore assis sous la table un peu comme un chien, n'osant pas me montrer à la lumière de la lampe. Il y avait dans mon état d'esprit de la souffrance, certes, mais aussi un début de jouissance sadique. Tout était nouveau sous la table : l'aspect de la cuisine, l'aspect des gens dont on ne voyait que les jambes, l'aspect même de la table vue par-dessous... Et je n'osais pas en sortir parce que je ne savais pas quelle attitude adopter, car je ne voulais naturellement pas me déclarer vaincu, ni m'humilier davantage.

Et maintenant, avec le souvenir si précis que je garde en moi, je comprends encore mieux les affirmations des pédagogues et des psychologues. Je comprends que l'enfant puisse s'habituer à être battu ; qu'il trouve une contenance parfois à rester sous la table en compagnie des chiens. Il y a, à cet abaissement contre lequel il réagit de son mieux, une sorte de jouissance sadique, qui n'est pas sans relation d'ailleurs avec la jouissance sexuelle.

On comprend alors que les coups répétés manquent finalement totalement leur but, et qu'ils ne puissent en aucune façon être considérés comme un moyen permanent de répression et d'éducation. Il faut faciliter le retour de l'enfant dans l'atmosphère normale de paix, pourrait-on dire. Il ne faut pas exiger qu'il se déclare vaincu et qu'il vienne « la corde au cou ». Il est de notre devoir de ménager sa fierté et de lui permettre de franchir sans humiliation le passage si difficile qui va vers la réconciliation.

Sinon, on risque l'entêtement, les mauvais sentiments qui en découlent, le refoulement et les déviations redoutables. Le travail reste encore le meilleur moyen et le plus simple pour éviter ces complications.



Les artisans

La forge, sur la place, était le rendez-vous permanent de tout ce que le village comptait l'hiver d'hommes désœuvrés, heureux de trouver là une occasion de parler et de discuter. Et en toutes saisons l'animation était grande le dimanche matin : ce jour-là, le forgeron ferrait ânes et chevaux.

Ferrer une bête peut n'être qu'un travail paisible, mais il peut être aussi une aventure qui, pour nous enfants, approchait parfois du drame. La bête ne voulait d'abord pas donner sa patte, se secouait, faisait mine même de se laisser choir ; quand le forgeron essayait de tailler la corne, elle réagissait brutalement ; il était secoué, projeté en arrière, parfois renversé. Le forgeron frappait la bête à grands coups de marteau sur la croupe en l'apostrophant de sa voix rauque qui résonnait sur toute la place. Je me tenais à l'écart et, au moment de ces ruades et de ces cris, je me reculais encore, la poitrine oppressée.

Des paysans de villages environnants arrivaient de bonne heure, parfois avant que le soleil se saisisse du village. Ils attachaient leurs bêtes aux anneaux devant la forge et attendaient impatiemment que le forgeron se lève, car il n'était jamais matinal. Il descendait enfin, tout en terminant son déjeuner et en portant dans une pelle le brin de braise qui allait lui permettre d'allumer la forge. Quand le feu commençait à rougir, il l'attisait d'une main et, de l'autre, comme négligemment, il tirait la chaîne d'un grand soufflet qui se soulevait comme un ventre monstrueux.
- Qui veut tirer le soufflet ?

Un jeune se précipitait et saisissait la chaîne, qui montait et descendait en un mouvement désordonné d'abord qui se disciplinait ensuite.

Alors, l'homme si calme et si indifférent s'animait tout à coup. D'un geste brusque et décidé, il tirait le fer qu'il transportait sur l'enclume... Le soufflet s'arrêtait et se vidait lentement, les conversations étaient suspendues et commençait le coup sonore du marteau du forgeron et celui, plus sourd et plus puissant de l'aide, qui faisait tournoyer sa grosse masse pour un suprême écrasement. Le fer prenait forme, malléable à l'excès tant qu'il était blanc, puis rebelle à mesure qu'il brunissait.

Le forgeron lançait alors sur l'assistance une sorte de regard triomphant, qui était en même temps une invite à reprendre les discussions un instant interrompues.

Nous, les petits, nous ne tenions pas une grande place dans cet atelier trop étroit pour le nombre de badauds qui l'encombraient. Nous nous faufilions dans un coin pour assister au miracle de la création d'un fer à cheval, d'une bêche ou d'une pioche. Tout nous émouvait. Nous regardions, parmi la ferraille, les outils à réparer, les bêches encore jaunes de terre et que nous reconnaissions parfois. Il pouvait pleuvoir au dehors, la neige pouvait s'entasser ou s'égoutter bruyamment des toits, nos mères pouvaient nous appeler, la cloche de l'école pouvait sonner... La forge nous fascinait.

Avant la messe, le forgeron allait se laver à la fontaine et, avec la tondeuse qui avait servi pour les bêtes, il nous tondait, nous, les enfants. Quand c'était terminé, on se secouait, nos mains caressaient nos têtes, maintenant nues et légères. Nous n'avions pas même le loisir de nous regarder dans une glace, nous n'en avions pas. Avec nos têtes rasées, nous jouions à « tire-poil », et nous avions la satisfaction de constater que personne ne pouvait plus saisir un seul cheveu de notre crâne.

Monsieur Barret, le menuisier, tremblait comme on voit rarement trembler un homme. On nous disait que ce n'était pas exclusivement de vieillesse, mais qu'il avait trop bu de Pernod. Nous ne savions pas ce qu'était cette boisson mystérieuse qui fait trembler ceux qui l'ont trop aimée. Quand il tapait sur un clou, le marteau décrivait au préalable une danse endiablée et je me demandais toujours par quel miracle il parvenait malgré tout à l'atteindre avec cette incroyable précision.

Ce qui m'intéressait surtout dans son atelier, c'était d'abord les copeaux qui sortaient en spirale à chaque coup de varlope et que nous appelions des rubans, et les bouts de planches en triangles ou en rectangles que nous étions autorisés à emporter.

Il y avait au village un vieux tisserand, le Juvénas, l'homme qui ne dormait jamais. On disait, à la veillée, que l'été il travaillait nuit et jour. Il lui suffisait de s'assoupir quelques instants en marchant derrière son ânesse qu'il tenait par la queue, ou monté sur elle en revenant des champs.

Au moulin à farine, le sentiment qui me dominait était moins la curiosité que l'appréhension et la frayeur. Ce bruit d'engrenage sous mes pieds, cette courroie qui faisait tourner la grosse meule, le bruit sourd du meunier battant les planches du blutoir, tout cela et l'humidité permanente qui tombait sur mes épaules me donnaient, dès l'entrée, une sorte d'impatience profonde qui me tirait irrévocablement vers la sortie.

Mais le moulin à cidre, qui se trouvait au-dessous, bien que pour nous tout aussi effrayant, était pourtant autrement familier quand, à l'automne, nous y apportions nos récoltes de pommes.

Et le « Magnin »[11] ! Sa venue était un des grands évènements de notre vie. Il arrivait, portant sa hotte qu'il déposait sous le tilleul, prés de la fontaine.
Il n'avait pas besoin de traverser la rue en criant « El magni ! El magni ! ». Tout le village connaissait sa venue et déjà s'entassaient casseroles, cuillers et fourchettes, porcelaines cassées... avec tout autour le cercle des curieux.
- Si vous m'apportez du bois, je vous ferai un sifflet !
C'était un sifflet qu'il fabriquait en coupant et tournant une étroite bande de zinc.

Les bonnes heures passées à regarder travailler le Magnin ! Tout me passionnait, tout m'intriguait : le feu, le soufflet, le fer à souder qui colorait le bleu de la flamme du foyer, son crissement sur la pierre d'ammoniaque, la goutte d'étain suspendue, telle une lame d'argent, à l'extrémité du fer... Et le blanchiment des cuillers et des fourchettes, quelle merveille pour nous si ignorants : ils entraient dans le bain vieux et usés, tels qu'ils traînent dans les tiroirs encombrés de nos grandes tables. Ils en ressortaient neufs et brillants, comparables aux couverts d'argent dont nous avions entendu parler à l'école.
- A racommode parapluies !

Pour tous les travaux, le Magnin nous paraissait être d'une habileté inégalable. N'y avait-il pas un peu de sorcellerie dans ces réparations d'assiettes cassées et de brocs fendus, qui étaient recousus comme une étoffe malléable ? Longtemps après son départ, la place du foyer restait là, légèrement noircie, entourée de petits coins de zinc ou de rognures de baleines de parapluie.

Du fond de mon souvenir, je vois aussi surgir les ramoneurs. Quand ils passaient dans la rue, par les premières journées d'hiver en criant : « Rascla chimineo ! OO ... Op ! Les enfants s'enfuyaient d'abord. Puis, cachés derrière les vitres, nous les regardions passer. On avait beau nous dire qu'ils n'étaient pas méchants, nous avions tant entendu d'histoires de ramoneurs ; et puis ces corps tout noirs, ces visages noirs aussi où brillaient des yeux clairs comme une tâche pure, le frisson nous gagnait.

L'homme et les deux enfants s'asseyaient sur le parapet en face de notre maison. Ils posaient leur corde noire et leur raclette et mangeaient un morceau de pain en se taquinant... Comme s'ils n'étaient pas noirs, comme s 'ils n'étaient pas des ramoneurs. Car je ne pouvais pas comprendre qu'ils puissent parler ou jouer comme nous. Leurs yeux, toujours leurs yeux, semblaient nous poursuivre,

[11] Le Magnin venait deux fois par an.

méchants et terribles parce que nous n'osions pas supporter le regard de ces tâches claires et pures dans ce visage noir.

Les petits ramoneurs savaient le pouvoir presque démoniaque de leurs yeux éclatants, de leurs lèvres trop rouges et de leurs dents blanches. On aurait dit qu'ils éprouvaient un malin plaisir à nous effrayer, comme pour prendre une revanche sur le dédain dans lequel on les tenait pour leurs mains sales et leurs vêtements de suie.

Le village, celui des petits du moins, était périodiquement troublé aussi par le passage des bohémiens. Ils laissaient leur roulotte à l'entrée du village, puis femmes et enfants se répandaient dans les rue. Au soir, ils envahissaient notre petit magasin, et ma mère était alors particulièrement inquiète. L'une demandait un quart d'huile, une autre cinq sous de sucre et, pendant ce temps, les autres tentaient de faire main basse sur les œufs, sur les cordages, sur le savon. Je n'ai jamais vu ma mère se défendre avec une telle âpreté car, d'ordinaire, les clients du village étaient calmes et sûrs.



Pendant une assez longue période, le village fut tourmenté par la venue des charretiers. Des marchands avaient acheté, un peu partout, les plus beaux noyers, qu'il fallait conduire, une fois abattus, jusqu'à la route.

On amena d'abord ceux qui venaient du haut et qu'il suffisait de traîner par les chemins en pente. Un roulement de tonnerre annonçait que l'attelage dévalait la descente des granges. Puis des cris : il fallait franchir le dernier tournant... Des murs s'éboulaient ; les marches de pierre, aux montées, se soulevaient. Le charroi traçait au milieu du chemin une sorte de piste rabotée par les billots qui laissaient ça et là, aux aspérités des rocs, des résidus d'écorce.

Mais traîner les billots coupés dans les prés, le long de la rivière, était bien plus difficile. Les hommes tracèrent, dans le lit même de la rivière, lorsque le chemin habituel ne s'y prêtait pas, une route grossière qui traversait à gué, l'eau limpide. Ils chargeaient les billots sur un chariot traîné par des bœufs.

Du village on entendait, en bas, vers le pont, l'attelage traverser les passages difficiles : hommes et bêtes avaient de l'eau jusqu'aux genoux ; les fouets claquaient ; les jurons se succédaient ; l'eau éclaboussait... Puis l'attelage montait le chemin si raide et si accidenté qui mène à la route et passe au pied même de

l'école. Là, les hurlements redoublaient ; on entendait les coups tomber drus sur le dos des bœufs qui écumaient, exténués. C'était brutal. Terrible, mais héroïque. Nous avions peur, et cependant nous admirions la ténacité de ces hommes qui triomphaient de tout.

J'invente

Je devais avoir one ou douze ans quand j'étais passé inventeur.

Bien sûr, les bicyclettes nous passionnaient. Malheureusement, nous ne pouvions jamais en approcher car il n'y avait guère que les gendarmes qui venaient à bicyclette au village, et on disait que, dans la descente, ils attachaient un petit pin à l'arrière pour faire frein.

Je m'étais mis dans l'idée de construire une machine avançant toute seule, un autre genre de bicyclette. J'y réfléchissais longuement, en gardant les bêtes, en allant aux champs ou en revenant.

Alors j'avais imaginé une machine que je voyais ainsi : d'abord une petite carriole avec quatre roues, comme celle que nous avions essayé de faire parfois, sans y parvenir par manque de matériel. Ce n'était pas une petite affaire, à cette époque, de faire un chariot semblable. Aujourd'hui les enfants ont, dans les villages, toutes sortes de restes inutilisables : des planches, de vieilles roues de voitures d'enfants, des bouts de fer, des clous. Nous n'avions rien de tout cela. Les caisses n'existaient pratiquement pas, il était impossible de trouver des roues et les clous eux-mêmes étaient rares.

Je ne me décourageais pas. Avec des roues sciées dans un billot de bois, je commençais la carriole... Puis j'avais imaginé une sorte de fourche avec un guidon, nettement séparée, indépendante de la carriole, avec une roue en bas. Cette fourche aurait entraîné la carriole à laquelle elle aurait été reliée par une corde.

Mon raisonnement était le suivant : je m'asseyais sur la carriole et je poussais la fourche qui, se déplaçant, aurait entraîné la carriole. Je me voyais déjà partant sur la route et j'avais alors de longs moments où j'étais comme dans la lune, comme il m'est arrivé souvent depuis, quand je devais inventer pour mettre au point le matériel d'imprimerie à l'école.

Comment l'erreur que je commettais s'est-elle révélée à moi avant même que j'ai réalisé la fourche ? Je ne m'en souviens plus. Toujours est-il que je me suis rendu compte que je ne pouvais pas, assis sur ma carriole, pousser une fourche qui me déplacerait. Mais cette recherche attentive, cette concentration était cependant une marque certaine d'une tournure d'esprit que j'ai eu l'occasion, à diverses reprises dans ma vie, de mettre à l'épreuve.

La venue du député

Dans notre village isolé, à cette époque où les autos nous étaient encore inconnues, ou les charrois étaient rares, l'arrivée d'un étranger était toujours un événement. A peine apparaissait-il vers la fontaine que nous en étions informés, comme si l'atmosphère en avait été changée. Les chiens aboyaient, les femmes se mettaient aux fenêtres.

Et on avait annoncé la venue du député ! Il devait arriver à dix heures. Les jeunes avaient préparé les fusils pour la bravade ; le maire avait balayé la salle de mairie et mis un tapis sur la table. Nous autres, nous avions couru de bonne heure sur la colline à l'entrée du village pour voir passer l'auto sur la route de la Blache, venant de Briançonnet. Nous étions impatients et énervés au possible.

Enfin on voit une traînée de poussière entre les arbres... Puis nous distinguons une bête noire qui avance à toute vitesse, d'un mouvement régulier. Les plus impatients n'attendent pas davantage. Ils dévalent la colline en criant :
- L'auto est là !

Des enfants plus jeunes, qui n'avaient pas osé s'aventurer jusqu'au sommet de peur d'arriver trop tard, en redescendent, se mettent à courir eux aussi dans la direction du village, où toute la population est rangée de chaque côté de la route.

L'auto se rapproche. Elle va à une vitesse ahurissante pour nos yeux d'enfants habitués aux mouvements lents des ânes et des mulets. Enfin elle est dans la plaine. Dans quelques minutes elle sera en vue du village. Juste le temps d'accourir à toutes jambes.

Grand remue-ménage à l'apparition de l'auto. Elle s'arrête : le député en descend, accompagné d'un autre monsieur. A un cri, les cinq coups de la bravade éclatent. Le député serre la main du maire et d'autres personnes et se dirige vers la mairie.

Pendant ce temps nous regardions avec une sorte de curiosité superstitieuse la belle machine qui était là, devant nous, brillante. Enfin, le député sortait : il donnait quelque argent au chef de la jeunesse, à des vieux et à des femmes nécessiteuses.

Pendant que les notables terminaient la visite au café, nous retournions autour de l'auto, immobile, imposante et calme, nous nous regardions dans la carrosserie comme dans un miroir. Les plus hardis y passaient un doigt et elle en restait

marquée. Nous étions étonnés de voir de tels coussins à l'arrière, nous qu
avions jamais vu aucun dans nos maisons. Je sais que nous étions inquiets
que le moteur perdait, goutte à goutte, une huile noire qui faisait sur le sol c
une petite flaque.

Le député arrivait. Ces messieurs prenaient place dans leur petit pala
machine se mettait à ronfler en jetant des vagues de poussière qui nous effra
et nous faisaient reculer... Une dernière salve de la bravade. L'auto redéma
disparaît. C'est fini...

Pendant de longs jours, cette tâche de graisse, là, par terre, sera le so
tangible de la venue en trombe de cette machine étonnante dont nous ne s
même pas bien le nom :
- C'est une tamobile !
- Non ! Une étomobile !
- Non ! Une atomobile !

Printemps

Les enfants qui vivent dans une vallée encaissée, suivent beaucoup mieux, aux variations des phénomènes naturels, les changements de la nature selon les saisons.

Notre vallée est, comme par extraordinaire, orientée ouest-est. Le village est bâti sur le versant nord, donc opposé au soleil. Le versant sud est l'ubac.

On voyait, à l'automne, les jours diminuer, et cette diminution semblait établie par quelque pédagogue minutieux. Nous allions garder dans les prés au bord de la rivière : hier, le soleil s'était arrêté là ; et aujourd'hui il s'arrête un mètre plus haut. La ligne d'arrêt est marquée par le givre, qui fond où le soleil parvient et reste d'un blanc éclatant dans les coins de pré qui passent progressivement à l'ombre complète... Naguère, le soleil descendait encore jusqu'à la rivière ; maintenant il ne va pas au-dessus du canal. A la Noël il apparaît à peine pendant 3 heures au village et toute la vallée dans l'ombre reste uniformément blanche.

Puis le soleil semble hésiter et reprend son ascension. Chaque jour il se lève un peu plus loin et se couche davantage vers l'ouest et la ligne d'ombre est comme grignotée chaque jour. Voilà la rivière inondée... Voici l'ubac qui s'éclaire...

Alors naît le printemps.

Deux événements annonçaient sa venue. Sous les buissons dénudés, le long du chemin qui serpente au flanc de l'adret, les premières violettes poussaient, si idéalement parfumées. Le long de la rivière les osiers et les saules rougissaient. C'était, avant le bourgeonnement, comme une montée de sang, comme la coloration des joues d'une jeune fille. Puis les chatons naissaient. Nous coupions alors des fagots de ces osiers, habillés de petites queues de chat, que nous portions aux chevreaux et qui embaumaient l'étable. On commençait à travailler les jardins, puis les champs plus à l'écart, comme les abeilles qui s'en vont toujours plus loin de la ruche à mesure qu'avance la belle saison.

C'est le dix-neuf mars, pour la Saint-Joseph, que le village semblait s'installer dans le printemps. Ce jour-là, on allait en procession en portant Saint-Joseph jusqu'à une chapelle à trente minutes de marche du village, et qui dominait les champs et la vallée. Il faisait presque toujours beau temps. L'affaire la plus compliquée était de porter le Saint. Le brancard était lourd, les porteurs avaient les épaules meurtries, et le buste de Saint-Joseph risquait à tout instant de chavirer.

On partait en chantant, et ces chants d'église dans la nature sonore du printe
c'était extraordinaire. Mais bien vite chacun se sentait reprendre par l'atmosp
des champs et des travaux. Les hommes parlaient culture, les jeunes regard
vers la montagne, les femmes papotaient et les enfants écoutaient les ois
chanter. Le curé lui-même se laissait prendre par cette sensation de c
pastoral, et il devait faire effort pour entonner de temps en temps un débu
cantique, frais et sonore dans l'air neuf.

Seuls les femmes et les enfants pénétraient dans la chapelle. Les hommes e
jeunes gens s'en allaient au soleil, en bordure d'un champ de blé. Et là, pen
l'office, on respirait l'air printanier, on comparait les terres, on mesurai
embrasures, et nous, nous cueillions des violettes.

L'office fini, on s'en retournait. On comprenait que le curé considérait sa bes
comme terminée et qu'il avait seulement hâte de quitter son surplis. Les fem
pensaient au repas à terminer, et les hommes au travail qui les attendait,
agneaux qui bêlaient dans l'étable en rêvant de gambades dans les prés ten
aux bœufs qu'on va mener paître un instant l'herbe nouvelle des bord
chemins.

Le printemps de mes dix ans, c'est, pour moi :

- Un noyer tout fleuri et le chemin, au-dessous de lui, tout jaune de chato
- ce sont les jeunes pousses de lierre qui s'étendent sur les murs et qui
  tendres et parfumées ;
- c'est un pêcher qui se couvre de fleurs rosissantes ;
- ce sont des soucis au bord des jardins, des gueules de loup accrochée
  murs...
- c'est, plus tard, le tilleul de la place fleurissant...

Dans les champs, les haricots poussaient [12], brûlés parfois par des gelées tar
Les zones de verdure devenaient de plus en plus sombres et touffues ; la
avait disparu dans les ravins de l'ubac où les hêtres verdissaient. Mon père
prédire, en examinant les arbres, si la récolte des pommes, des poires et de
serait bonne.

Les agneaux grandissaient, et les chevreaux aussi. Toutes les bêtes pa
maintenant avec le troupeau et ne rentraient qu'avant la nuit.

Je me souviens d'un soir où nous jouions sur la place. Ce devait être la fin
de ces tièdes journées de printemps où il semble que la joie renaît dans le
Les derniers couples de bœufs rentrent, une ânesse s'arrête à la fontaine e

[12] Une variété de haricots appelés « banettes » était une des richesses de Gars.

charge monte une odeur neuve d'herbe fraîche ; dans les étables les agneaux bêlent, sentant tout proche le troupeau de leurs mères...

Dès que le soleil, devenu plus chaud, faisait fondre la neige sur les champs de blé à l'adret, nous allions garder les agneaux et les chevreaux. Leurs mères étaient parties au troupeau et, pour les consoler, on avait garni le fond de leur râtelier d'un peu de ce foin fin qui leur était réservé à la récolte. Mais il fallait les sortir dans la journée.

Ma mère attendait impatiemment que je sorte de l'école. S'il y avait du fricot, elle m'en avait servi auparavant pour qu'il refroidisse. Je mangeais rapidement, puis je partais avec du pain à la main et deux pommes dans la poche.

Il faut avoir vu l'anarchie, la fantaisie, l'indiscipline de ces bêtes vers le chemin du pont. Les agneaux descendaient en trombe en secouant leur queue. Il suffisait de diriger le gros de tête pour que les autres suivent. Mais les petits chevreaux, eux, semblaient prendre un malin plaisir à ne pas suivre la bande : ils faisaient des sauts et des galipettes, queue en l'air, en secouant la tête pour éternuer : brutt ! Ces petits chevreaux me plaisaient parce qu'ils étaient bien comme nous, les enfants : les chemins ne sont pas faits pour eux. Il faut qu'ils sautent les murs, avançant en zigzagant, s'arrêtant sur un talus pour attendre que le troupeau soit à quelques mètres et repartir en galopant et en secouant leurs jolis pendants d'oreille.

Nous menions aussi une brebis qui venait d'agneler. Ma mère portait sous le bras le petit agneau blanc, encore tout étonné de la lumière et de l'air, et la brebis n'avançait qu'à regret, en se retournant à tout instant pour bien s'assurer que le petit suivait.

Nous voilà aiguillés vers le chemin du Pont. C'était alors une course folle que je suivais à peine en dévalant le chemin pierreux, ballotté sans cesse et toujours reprenant l'équilibre. Lorsque les brebis s'engouffraient dans le passage, je pouvais enfin respirer, m'asseoir sur une pierre au soleil et manger mes deux pommes.

Quel doux souvenir que celui de ce tableau champêtre : le blé en herbe exhalait un parfum mouillé qui s'harmonisait si bien avec le calme de la nature ; les agneaux broutaient. Les cabris, eux, mangeaient avec distinction, comme du bout des dents, et le jeune agneau allait de temps en temps téter sa mère, en agitant sa queue avec satisfaction.

Sur un coin de pré, à l'ubac, le soleil avait fait fondre le givre. Des agneaux y broutaient aussi. Leurs bêlements, les appels au loin d'un petit berger étaient

sonores comme le clapotement de la rivière : une ânesse chargée de rames de pin passait sur le pont de bois et là-haut, sur le chemin qui monte vers Saint-Joseph, un autre petit berger courait derrière son troupeau.

Puis le soleil repassait la rivière, remontait lentement vers nous. On sentait, au froid et à l'humidité, la force implacable de l'ombre. Une heure approchait. Il fallait rentrer. Nous remettions nos bêtes sur le chemin et, cette fois, elles revenaient toutes seules. Ma mère suivait en emportant, selon son habitude, quelques brindilles pour allumer le feu. Et je rentrais à l'école, l'esprit tout plein du parfum du blé en herbe et de la chanson si fraîche des bêlements des agneaux par-dessus la blancheur du givre.

Les cerises commençaient à mûrir. Pas partout, seulement sous les roches. Il y avait là un beau cerisier, qui était vraiment provoquant pour des enfants qui, tout comme les oiseaux, sont si friands de fruits frais au sortir de l'hiver.

Alors un jour, après l'école, nous y sommes allés à quelques-uns. Nous en avions déjà mangé et nous en avions dans nos poches lorsque le propriétaire, qui venait sur la route, se mit à nous menacer. C'était M. Funel. Nous nous sauvons et faisons un grand détour pour revenir au village.

Mais pendant des jours et des jours l'acte commis me pesait comme un reproche permanent. Il me semblait que les cerises m'avaient fait mal. J'étais inquiet en rentrant en classe, persuadé que l'instituteur, déjà au courant, allait me démasquer devant tout le monde. Je me disais bien que M. Funel ne m'avait pas vu : cela ne pouvait me rassurer. Je n'osais plus passer dans la rue où habitait M. Funel. Il m'est arrivé de faire des détours incroyables pour l'éviter. J'y pense encore aujourd'hui, chaque fois, et chaque année que je mange les premières cerises.

Cette peur du remords était certainement une de celles qui étaient les plus marquées en moi. Une des leçons qui, à l'école, m'avait le plus frappé était celle sur le remords. Et je me souvenais de la poésie que nous avions étudiée à cette occasion : de celui qui allait voler des pommes de terre avec une brouette. La roue en tournant criait et notre homme croyait entendre : « Je l'ai vu ! Je l'ai vu ! ». De retour chez lui, le coq chante et le voleur croit entendre : « Tu seras pendu ! ». Il se met en colère, et se défend par des paroles suspectes qui le font découvrir.

Avant onze ou douze ans, je n'avais aucune notion de la relativité. Les douleurs et les peines, comme les joies, me paraissaient toujours devoir être totales. Les joies étaient totales pour moi, sans mélange, et je riais souvent à en pleurer. Je n'ai pas eu de grandes peines, mais j'en imaginais certaines : lorsque les personnes perdaient leur père ou leur mère ou, plus simplement, toutes les fois que je voyais mes parents aux prises avec des difficultés sérieuses. Je me demandais comment

on peut survivre au chagrin. La peur de l'accident ou de la maladie autour de moi me paralysait.

C'était, je crois, un excès de conscience et de sentiments de responsabilité.

Les dimanches

On se préparait le matin de bonne heure. On se lavait quelque peu la figure, ce qui ne nous arrivait pas de tout le reste de la semaine, et on passait les mains sous le robinet. Nous avions des pantalons propres et parfois une veste propre aussi. Nous prenions notre casquette neuve. La grande affaire était de graisser les souliers car, naturellement, nous n'en avions qu'une paire, qui devait servir pour les travaux des champs et pour les cérémonies. On prenait, sous le potager, dans un morceau de papier graisseux, la tranche de saindoux réservée à cet effet qui, quand on la passait sur le cuir, laissait une succession de morceaux de graisse qu'il fallait étendre avec la main chauffée au feu. Elle en gardait tout le jour une odeur de rance qui m'écœurait. Je n'aimais pas du tout ce travail. Aussi, je tâchais, autant que possible, de le faire faire par ma mère. Mais elle allait vite, et quand elle avait terminé, il restait toujours quelques coins non nettoyés. Les chaussures n'étaient pas belles, elles n'étaient que mal graissées.

C'était le moment aussi où mon père se rasait. C'était tout un événement, un rite pourrait-on dire. Il prenait la vieille chaise de bois, allait chercher à « la chambre neuve », la grande glace qu'il posait sur la chaise et dans laquelle j'essayais de me voir au passage, car je n'avais guère d'autre occasion de me regarder dans une glace.

Il prenait un savon, une assiette creuse dans laquelle il versait un fond d'eau, et il se savonnait la barbe. Puis il aiguisait le rasoir... Tout cela était long, minutieux, interminable pour moi qui regardais. Alors il commençait à se raser et je me souviens encore des grimaces qu'il faisait pour atteindre la partie inférieure du menton osseux ou le rebord inférieur de la lèvre. Et la joue saignait, mais mon père, stoïque, continuait à se raser, en essuyant négligemment l'entaille. J'étais là inquiet à la pensée qu'il pouvait se couper plus gravement encore.

C'était fini. Il posait l'assiette par terre et, de ses deux mains, s'aspergeait bruyamment les joues, puis allait s'essuyer à l'essuie-mains. C'était la toilette du dimanche. Mais avec sa chemise propre, son pantalon neuf et son gilet de velours il était vraiment endimanché.

Dehors, c'était aussi les bruits du dimanche matin : devant la forge, on travaillait plein. Et, pendant toute la matinée, le forgeron blasphémait : contre les bêtes qui se cabraient, contre l'aide qui ne tenait pas assez solidement un sabot, contre les chiens qui venaient jusqu'entre ses jambes chercher les morceaux de corne.

Les dimanches

On se préparait le matin de bonne heure. On se lavait quelque peu la figure, ce qui ne nous arrivait pas de tout le reste de la semaine, et on passait les mains sous le robinet. Nous avions des pantalons propres et parfois une veste propre aussi. Nous prenions notre casquette neuve. La grande affaire était de graisser les souliers car, naturellement, nous n'en avions qu'une paire, qui devait servir pour les travaux des champs et pour les cérémonies. On prenait, sous le potager, dans un morceau de papier graisseux, la tranche de saindoux réservée à cet effet qui, quand on la passait sur le cuir, laissait une succession de morceaux de graisse qu'il fallait étendre avec la main chauffée au feu. Elle en gardait tout le jour une odeur de rance qui m'écœurait. Je n'aimais pas du tout ce travail. Aussi, je tâchais, autant que possible, de le faire faire par ma mère. Mais elle allait vite, et quand elle avait terminé, il restait toujours quelques coins non nettoyés. Les chaussures n'étaient pas belles, elles n'étaient que mal graissées.

C'était le moment aussi où mon père se rasait. C'était tout un événement, un rite pourrait-on dire. Il prenait la vieille chaise de bois, allait chercher à « la chambre neuve », la grande glace qu'il posait sur la chaise et dans laquelle j'essayais de me voir au passage, car je n'avais guère d'autre occasion de me regarder dans une glace.

Il prenait un savon, une assiette creuse dans laquelle il versait un fond d'eau, et il se savonnait la barbe. Puis il aiguisait le rasoir... Tout cela était long, minutieux, interminable pour moi qui regardais. Alors il commençait à se raser et je me souviens encore des grimaces qu'il faisait pour atteindre la partie inférieure du menton osseux ou le rebord inférieur de la lèvre. Et la joue saignait, mais mon père, stoïque, continuait à se raser, en essuyant négligemment l'entaille. J'étais là, inquiet à la pensée qu'il pouvait se couper plus gravement encore.

C'était fini. Il posait l'assiette par terre et, de ses deux mains, s'aspergeait bruyamment les joues, puis allait s'essuyer à l'essuie-mains. C'était la toilette du dimanche. Mais avec sa chemise propre, son pantalon neuf et son gilet de velours, il était vraiment endimanché.

Dehors, c'était aussi les bruits du dimanche matin : devant la forge, on travaillait à plein. Et, pendant toute la matinée, le forgeron blasphémait : contre les bêtes qui se cabraient, contre l'aide qui ne tenait pas assez solidement un sabot, contre les chiens qui venaient jusqu'entre ses jambes chercher les morceaux de corne.

Les gens tout autour discutaient, désœuvrés, des enfants jouaient et criaient, les ménagères s'affairaient, montant des jardins avec la provision de légumes pour le fricot du repas.

Ces jours-là aussi on balayait les maisons. Car, pour si étonnant que cela paraisse, on ne balayait pas tous les jours dans les maisons du village. Dans certaines maisons, on ne balayait même pas toutes les semaines. Mais, là surtout où il y avait une jeune femme, on balayait jusqu'au seuil, et même au-delà, sur une partie de la rue centrale que nous appelions « la carrière ».

En temps normal, cette carrière était passablement sale. Moins l'été à cause de la sécheresse et de l'absence de brebis dans les étables. Mais les eaux sales étaient régulièrement jetées dans la rue, soit par la porte entrebâillée pour le rez-de-chaussée, soit par la fenêtre pour les étages. Et le pot de chambre de la nuit suivait souvent la même voie.

Si la carrière centrale n'était pas trop encombrée d'excréments, il n'en était pas de même pour les petites rues adjacentes qui, toutes, servaient de cabinets. Il y avait tout juste un petit passage à peu près libre au milieu. Certains recoins étaient de véritables fosses d'aisance d'où montait, par les journées chaudes de l'été, un ronronnement de mouches et une odeur pestilentielle.

L'hiver, la carrière était bien plus sale. Le troupeau rentrait à l'écurie chaque soir et sortait chaque matin, laissant des couches d'excréments. A certains moments on mettait de la litière devant les étables et les maisons. Que survienne une période de pluie ou de neige et la rue était un cloaque impraticable. Mais les dimanches de belle saison, elle prenait un air de fête qui nous réjouissait.

Puis la messe sonnait.

Un dimanche, j'avais voulu faire comme certains de mes camarades qui n'y allaient pas. On veut savoir ce que font ceux qui commettent ce péché ; on a besoin de sentir leurs émotions. Alors on essaye, comme on s'essaye à sauter un canal, au risque d'y tomber dedans.

Ce jour-là, lorsque le dernier de la messe[13] avait sonné, j'étais parti avec mon cousin Freinet[14] sur les aires du Serret. Nous avions vu les femmes, puis les hommes, monter à l'église, et tout s'était tu dans le village. Nous étions assis sur une poutre et nous ne savions pas trop quoi faire. Nous étions embarrassés. Ah ! si nous avions suivi les autres, nous serions plus tranquilles !

[13] le dernier appel.
[14] Les aînés étaient appelés par leur nom de famille.

Et voilà qu'en prenant un bâton, un petit éclat de bois me saute dans l'œil. J frotte, j'écarte ma paupière, rien n'y fait. J'essaye de faire le vaillant tout e rejoignant les camarades qui sortent de la messe, mais je me sentais puni. Le so mon œil était enflé. Je souffrais terriblement. Heureusement ma mère, q connaissait tant de remèdes, me soigna. Elle battit un blanc d'œuf en neige. Av une petite torche de chanvre, elle prépara une sorte d'œillère dans laquelle elle coula, et elle me l'appliqua sur l'œil toute la nuit. Le lendemain j'étais guéri. Ma je gardais longtemps l'idée que j'avais bel et bien été puni d'avoir manqué messe.

La religion

Je devais être très jeune lorsque je m'asseyais, au fond de l'église, à côté de ma mère. L'impression essentielle qui m'en reste est celle du temps qui me durait interminablement. Je ne comprenais rien aux sermons, bien sûr, et il me tardait toujours de sortir.

Quand, ensuite, j'ai pu me mêler au groupe des autres enfants, je suis allé, avec eux, prendre place aux bancs qui nous étaient réservés, dans le chœur même, immédiatement en avant de la grille. C'était toute une affaire d'y accéder ou d'en sortir, avec nos gros souliers ferrés qui crissaient sur les dalles.

Souvenir de grand respect, de silence impressionnant, et de longueur, d'indéfinissable longueur. Pour les messes ordinaires, cela allait encore. Mais pour les grand'messes chantées, nous n'en finissions plus. Au moment où l'on croyait que l'office se terminait, le curé allait s'asseoir sur le fauteuil de droite, enlevait sa calotte et semblait se plaire à écouter chanter... Puis il prêchait. Je regardais les bougies brûler, les gestes des enfants de chœur, les vitraux... On remuait, sur le banc, et parfois un pied glissait, faisant un bruit épouvantable.

Les choses n'ont changé que le jour où je suis devenu enfant de chœur. Je me familiarisais alors avec tous les recoins de l'église ; je connaissais en détail le déroulement des offices ; et puis, pour moi, toute activité, quelle qu'elle soit, était toujours plus intéressante que la passivité soporifique de celui qui n'est qu'assistant.

La sacristie elle-même, qui était comme une chambre mystérieuse, perdait de son secret. J'éprouvais un certain plaisir aux préparatifs de la grand'messe, comme des acteurs dans la coulisse se préparent à la représentation. Je sentais les fidèles dans l'attente de notre apparition. Nous avions l'impression de commander, dans une certaine mesure, au déroulement de l'office. L'enfant qui sonnait la clochette pendant que tout le monde baissait la tête, se sentait comme le maître du silence. J'aimais à transporter, les jours de grande fête, le missel brillant sur son support doré, sonner la quadruple clochette cristalline, verser le vin et l'eau dans le calice argenté. Et quand l'office était fini c'était, pour moi aussi, comme une sorte de triomphe.

Pour les vêpres, un enfant de chœur allait dans le village chercher de la braise. J'y allais à mon tour. Je quittais l'église avec ma robe rouge et mon surplis blanc, et je me sentais comme un être étrange. Je revenais fier comme un vrai porteur de feu,

plus fier encore quand le curé mettait sur la braise l'encens qui s'élevait dans le chœur.

Vers ma onzième ou douzième année, j'allais non seulement le dimanche, mais tous les matins servir la messe. Cela devenait pour moi comme un travail régulier, qui m'était d'ailleurs rétribué, quoique très chichement. J'avais pris l'habitude des sonneries de cloches, l'habitude des répons[15] que je marmonnais en pensant à autre chose, l'habitude des gestes et des génuflexions qui devenaient comme automatiques et dépouillées de tout sens religieux ou mystique. Exception restait à faire pour les cérémonies extraordinaires : mariage, baptême ou enterrement.

C'est pour les enterrements que l'habitude avait été plus difficile à prendre. J'étais étonné de la froideur et de l'impassibilité du curé devant les grandes douleurs qui me marquaient moi, si profondément.

Lorsque, après un enterrement, j'allais sonner la prière le soir ou la messe du matin et que je me trouvais seul dans cette église silencieuse où planait encore l'âme du mort, j'avais une peur intense. Il me semblait par instant qu'il allait revenir du cimetière tout proche pour me barrer le passage. Aussi, je me hâtais de sonner pour sortir, tirer bruyamment la grosse porte derrière moi et me sauver par bonds, de toute la force élastique de mes jambes neuves.

Un homme qu'on appelait « Nouré », grand et sec, s'était suicidé en avalant du vitriol. C'était pour nous une chose incompréhensible que quelqu'un puisse se suicider. Le curé refusait de l'enterrer. On creusa sa tombe dans un coin du cimetière, à gauche en entrant, où il y avait quelques mètres de terre non bénie.

La première communion avait certes été un événement pour moi. Je m'y étais préparé avec la plus grande ferveur et, au moment où j'avais sur la langue cette hostie mystérieuse, il me semblait que je me trouvais en communion mystique avec ce Dieu que mes yeux croyaient deviner vers la voûte azurée de l'église. En examinant la pauvre vie actuelle de mon village, sans curé ni office régulier, j'apprécie tout ce que le culte apportait de solennité au déroulement des dimanches et des fêtes.

Elles étaient modestes et simples les deux cloches de l'église, et pourtant il me semble qu'elles parlaient un langage intuitif qui faisait planer sur les âmes un peu des sentiments collectifs qu'elles étaient appelées à exprimer. Angélus du matin, clair et humble, se répercutant légèrement dans l'air sonore ; Angélus de midi sec et chaud, Angélus du soir dansant et mystérieux ; glas dépouillé annonçant les morts sans histoire, les enterrements sans faste ou les messes rapides pour lesquelles on fait si peu ; glas d'importance, long et tenace dont chaque note est

[15] Chant exécuté alternativement par le chœur et par un soliste.

comme un pleur qui tombe ; sonnerie mélancolique qui accompagne le Saint-Sacrement se déplaçant pour une extrême onction ; sonnerie précipitée pour les messes qu'on expédie parce que curé et servants sont pressés de partir ; sonnerie joyeuse comme une délivrance qui marque la fin de la messe et le dégourdissement des jambes ankylosées par un trop long office.

Mais les dimanches de gala, les cloches aussi étaient en fête. Elles sonnaient gaiement, longuement, et les fillettes ajustaient leur robe, et les mamans mettaient de la cendre sous la marmite pour ralentir la cuisson du dîner ; et les garçons terminaient leur partie de billes ; et les jeunes se hâtaient de rentrer leurs bêtes, et les hommes de terminer la partie de boules.

Au troisième coup, tout le village se dirigeait vers l'église. Les jeunes et les hommes laissaient passer d'abord les femmes et les jeunes-filles : parce que les hommes tenaient à l'honneur de n'entrer qu'au début de l'office, et aussi parce qu'ils aimaient assister au défilé des dames endimanchées.

La messe finie, ils sortaient bruyamment les premiers. Ils s'asseyaient sur le parapet de la petite place devant l'église à regarder le défilé des mamans toujours pressées parce qu'elles avaient le souci du dîner qui risquait de brûler, des soins aux bêtes et aux petits enfants qui les tenaient par la jupe. Mais les jeunes filles, au contraire, faisaient mine de s'attendre, puis descendaient comme à regret les marches qui débouchaient sur la grande rue.

La sonnerie des vêpres, par contre, dérangeait bien souvent les habitants : ceux qui discutaient à l'ombre des noyers, ceux qui jouaient aux boules ou aux cartes, les femmes attardées au jardin... Et pourtant, pratiquement tout le monde obéissait. Sa journée finie, le curé faisait une partie de boules avec les hommes.

Plus émouvants encore étaient les jours où l'église débordait dans la rue pour l'extrême-onction. Après une courte et lugubre sonnerie de cloches, on entendait le curé et les enfants de chœur traverser le village au son scandé et inaccoutumé de la clochette.
- On porte le Bon Dieu à Untel, nous disait ma mère.

Et tout jeune, j'étais troublé à la pensée de ce Bon Dieu se promenant dans la rue.

J'ai participé, comme enfant de chœur, aux processions des rogations, où le curé, tournant sa croix alternativement aux quatre coins de l'horizon, bénissait d'avance les récoltes. Je ne me demandais pas si cela pouvait avoir quelque portée. Il y a des choses qu'on voit, étant enfant , comme on les a toujours vues, qui font pour

ainsi dire partie du cycle des jours, comme le déroulement des saisons et d travaux. Les rites religieux étaient ainsi, pour moi, naturels et réguliers.

La venue de l'évêque ou, plus simplement, la première communion, revêtait u grande solennité. Je me souviens d'une année où l'évêque était venu. L bravadeurs et leurs vieux fusils l'accueillaient et, avant l'entrée du village, chemin avait été bordé de pins réunis par des guirlandes. Au centre, un écritea portait : « Bienvenue à Monseigneur l'Evêque ».

Pendant la semaine sainte, on disait l'office à la chapelle de Saint-Pancrace, q n'avait qu'une cloche au son brutal et dur tout à fait différent de celui des cloch de l'église. Il y avait, sur les bancs des chantres, toute une série de livres de mess souvenir de l'époque où il existait encore, à Gars, une congrégation des péniten blancs.

Pour les grandes cérémonies de ces offices, M. Perron, le bedeau, mettait grande robe-chemise qu'il porterait aussi pour le feu de la Saint-Jean. Nous, l enfants, on s'asseyait sur deux bancs qui nous étaient réservés et qui se faisaie face, et aussi sur l'estrade en bois de l'autel.

Les premiers jours, tout allait bien. « Tout nouveau, tout beau », disait ma mèr Les offices changeaient quelque peu des messes ou prières habituelles et, sa rien y comprendre naturellement, on riait à en mourir de certaines concordanc ou discordances de mots latins, comme « satbat mater dolorosa, alma mat lacrymosa ».

Je dis : en mourir de rire ! Car c'est bien l'expression. Je devais avoir dix ou douz ans, avec mon cousin Freinet, on s'asseyait l'un près de l'autre et tout nous éta prétexte à rire : l'allure des enfants qui arrivaient en retard, l'intonation Monsieur Perron tenant son livre entre les mains, la bonhomie négligente d curé. Mais quand nous sentions qu'approchait le « satbat mater dolorosa », alo nous ne pouvions plus nous retenir. On riait tellement, sans pouvoir cependa laisser exploser notre rire, que nous en éprouvions une sorte de compression tout notre être excessivement douloureuse. Comme si nous allions en mouri Quand, l'office fini, nous sortions en hâte sur la place, nous en avions pour u moment à reprendre vraiment nos sens.

Sur leur banc, les enfants qui étaient assis sur les planches de l'estra commençaient à se trémousser, impatients de fatigue. Si on le pouvait, on glissait en cachette derrière l'autel. Là, on était délivré. Personne ne nous voya plus, ni le curé, ni M. Perron, ni les mamans. On s'asseyait d'abord bie sagement sur un vieux coffre. Puis on l'ouvrait pour en sortir les vieilleries qu contenait : de vieux vêtements, des chandelles et des chandeliers, des bouquets

fleurs artificielles. Et on riait. On se disputait parfois. Certains jouaient aux cartes ou même aux billes. Il y avait certains jours tellement de bruit que M. Perron, ou M. le curé lui-même, venaient nous en chasser, interrompant l'office.

Depuis le mercredi, les cloches étaient parties à Rome et c'était à nous de sonner les offices avec nos crécelles (que nous appelions des « grinaïres ») et nos « limaces ». Il y avait la limace ordinaire du berger, qui n'était confiée, par privilège spécial, qu'à un enfant absolument sûr, sachant y souffler avec puissance et ne la laissant pas tomber. Il y avait aussi d'autres limaces plus ou moins bizarres de forme et de couleur, plus ou moins enroulées, quelques-unes avec des piquants. C'était d'ailleurs une sorte de secret que d'en tirer un bruit suivi.

Les crécelles étaient mieux à la portée de tout de monde et il y en avait pour toutes les forces, pour tous les âges et pour toutes les tailles : depuis la petite qui tournait presque librement sur son axe jusqu'à la crécelle de quarante centimètres de long et vingt de large, que seuls les grands pouvaient faire tourner, et encore, en y mettant les deux mains, en passant par la petite crécelle dure qui ne voulait pas tourner et l'honnête crécelle moyenne que nous faisions grincer sans arrêt.

L'heure venue, sitôt après la soupe, nous traversions la rue du village en sonnant de nos limaces et de nos crécelles et en criant ensuite, avec plus ou moins d'ensemble : « Lou prémier dé l'éfici » (le premier de l'office). Parfois, nous ne parvenions pas à nous entendre et pendant que les uns criaient à tue-tête, les autres couvraient leurs voix avec leurs instruments. Quand nous avions annoncé : « Lou dernier dé l'éfici », tout le monde se rendait à la chapelle de Saint-Pancrace qui était déjà illuminée.

Lorsque la fin de l'office approchait, nous commencions à tirer de sous nos fesses la casquette qui nous servait de coussin et nous reprenions limaces et crécelles. De temps en temps, une main impatiente faisait faire un tour malencontreux à une crécelle, produisant un bruit de tonnerre. Ou bien une limace roulait par terre et son propriétaire, écarlate de honte, passait sous le banc pour la ramasser.

Les derniers versets étaient chantés. Le curé fermait son livre et frappait dessus : c'était le signal du vacarme. Aussitôt, les limaces se mettaient à « toutounier », les grinaïres criaient de leur voix aigre. Ce bruit, répercuté dans la chapelle, était assourdissant. Et nous soufflions, et nous tournions d'autant plus fort que, dans cette chapelle si austère, le bruit de nos gros souliers ferrés semblait déjà, d'ordinaire, une offense à l'auguste dignité du lieu.

Le lendemain, c'était le vendredi saint. Des chandelles, des lampes avaient été allumées la veille pour veiller le Saint Sacrement. Il y avait là toute une gamme de lampes, des plus pauvres au plus riches : de la petite lampe à huile dont la mèche

s'enroulait en serpent dans le ventre du verre, au lumignon à pétrole, à la lan moderne, et à la belle lampe fleurie de Mme Gras. C'était le seul jour où n pouvions admirer ces lampes inconnues de nous.

Ma mère faisait de bonne heure le tour des chapelles pour prier. L'après-midi, avait un dernier office, puis le samedi, pendant la messe, les cloches revenaien leur déchaînement portait dans toute la campagne la joyeuse nouvelle : Alléluia Mais à la sortie de la messe, nous remisions tristement crécelles et limaces. l'année prochaine !



Parfois, quand nous nous levions le matin, ma mère rentrait seulement. E ouvrait sa « faoude » (tablier replié) sur la table de la cuisine en nous montra deux tommes, par exemple.
- Voilà ce que j'ai gagné cette nuit... Il est né un petit chez Denise[16].

Quelques jours après, c'était le baptême.

L'aller du cortège vers l'église ne nous intéressait que médiocrement, et enc moins la cérémonie. Mais quand le parrain et la marraine sortaient de l'égli nous nous mettions à crier :
- Peyri couguou, Meirine Matchote ![17]

Le parrain prenait une poignée de sous. Il faisait semblant de les jeter en avant nous nous précipitions déjà, mais il les lançait derrière lui, pour la plus grande j des plus malins. Puis une poignée lancée sur le rocher s'éparpillait en casca jusque dans les fentes. Des sous tombaient dans le canal mais nous ne n attardions pas à les chercher : nous repérions seulement l'endroit pour reve ensuite. Certaines poignées étaient un mélange de sous et de bonbons à la ment que mes parents vendaient. Quand tout était fini, nous nous montrions no butin, et à son importance nous mesurions la ladrerie ou la générosité du parrai

Les fêtes étaient autrefois comme des portes solennelles jalonnant notre chem de vie, souvent des fêtes et des offices religieux. Et cela se conçoit puisque religion s'est merveilleusement saisie du déroulement, d'un mois à l'autre l'année, des destinées paysannes.

[16] Elle était la sage-femme du village.
[17] Qui pourrait se traduire par : « Parrain couillon », marraine « chouette », du nom de cet oiseau qu'on app « machotte » en patois.

s'enroulait en serpent dans le ventre du verre, au lumignon à pétrole, à la lan moderne, et à la belle lampe fleurie de Mme Gras. C'était le seul jour où n pouvions admirer ces lampes inconnues de nous.

Ma mère faisait de bonne heure le tour des chapelles pour prier. L'après-midi, avait un dernier office, puis le samedi, pendant la messe, les cloches revenaien leur déchaînement portait dans toute la campagne la joyeuse nouvelle : Alléluia Mais à la sortie de la messe, nous remisions tristement crécelles et limaces. l'année prochaine !



Parfois, quand nous nous levions le matin, ma mère rentrait seulement. E ouvrait sa « faoude » (tablier replié) sur la table de la cuisine en nous montra deux tommes, par exemple.
- Voilà ce que j'ai gagné cette nuit... Il est né un petit chez Denise[16].

Quelques jours après, c'était le baptême.

L'aller du cortège vers l'église ne nous intéressait que médiocrement, et enc moins la cérémonie. Mais quand le parrain et la marraine sortaient de l'égli nous nous mettions à crier :
- Peyri couguou, Meirine Matchote ![17]

Le parrain prenait une poignée de sous. Il faisait semblant de les jeter en avant nous nous précipitions déjà, mais il les lançait derrière lui, pour la plus grande j des plus malins. Puis une poignée lancée sur le rocher s'éparpillait en casca jusque dans les fentes. Des sous tombaient dans le canal mais nous ne n attardions pas à les chercher : nous repérions seulement l'endroit pour reve ensuite. Certaines poignées étaient un mélange de sous et de bonbons à la ment que mes parents vendaient. Quand tout était fini, nous nous montrions no butin, et à son importance nous mesurions la ladrerie ou la générosité du parrai

Les fêtes étaient autrefois comme des portes solennelles jalonnant notre chem de vie, souvent des fêtes et des offices religieux. Et cela se conçoit puisque religion s'est merveilleusement saisie du déroulement, d'un mois à l'autre l'année, des destinées paysannes.

[16] Elle était la sage-femme du village.
[17] Qui pourrait se traduire par : « Parrain couillon », marraine « chouette », du nom de cet oiseau qu'on app « machotte » en patois.

Si la procession de la Saint-Joseph était le premier contact avec le printemps naissant, la fête des Rameaux en était comme l'explosion. Lorsque « Pâques étaient basses », les fleurs et les pousses nouvelles étaient encore rares dans notre vallée. On nous faisait des rameaux avec du laurier, qui commençait à fleurir, des branches de romarin parfumé et quelques bouquets de valériane. On y accrochait un biscuit, une figue sèche, une pomme, humble rameau qu'on savourait avec une sorte d'appréhension religieuse.

Une année, ma marraine m'avait envoyé un de ces rameaux artificiels aux feuilles et aux fleurs en papier argenté ou doré et chargé exclusivement de fruits confits et d'oranges. Avec quelle impatience j'attendais le jour des rameaux ! Mais la joie du palais n'était jamais à la mesure de l'imagination attisée par la longue attente. Là n'était pas le charme essentiel de ce jour-là. Bien plus que le goût des fruits confits et des oranges m'est resté le spectacle de tous ces rameaux variés se dirigeant vers l'église où ils formaient comme une procession mouvante et profane.

La messe commençait. A un moment donné, le prêtre sortait, suivi des enfants de chœur et la porte se refermait derrière lui. Il chantait au dehors et le bedeau Perron lui répondait de l'intérieur. Puis, conformément à la liturgie, il frappait à la porte et on lui ouvrait. C'était le moment pour nous le plus passionnant : le petit cortège, curé, bedeau, enfants de chœur, s'avançait du fond de l'église vers l'autel et on lui jetait au passage des poignées de rameaux qui faisaient, dans l'allée centrale, comme un tapis odorant.

Le cortège passait sous les tribunes où les hommes et les jeunes gens s'étaient préparés pour l'attaque : ils tenaient en réserve des rameaux à la tige massive et lourde capables d'assommer ceux qui allaient les recevoir. Et c'est avec une sorte de furie maligne qu'ils les jetaient de toutes leurs forces sur le crâne du curé et du bedeau. On sentait qu'ils mettaient dans ce geste comme une vengeance subconsciente, comme un besoin de profanation des gestes et objets sacrés. Curé et bedeau ne l'ignoraient pas : ils prenaient leur élan et passaient au plus vite sous les tribunes, en baissant la tête et en la garantissant avec leur livre ouvert.

Une autre porte majestueuse était la fête patronale de Saint-Pancrace, le 12 mai. Pour cette fête exclusivement locale, la jeunesse ne se mettait pas en frais comme pour la grande fête d'août. Les musiciens étaient sur place : c'était le « toucaïre » (le tambour) et Gentilini, le fifre. Gentilini-Gentili, comme nous l'appelions, était un colporteur qui jouait occasionnellement du fifre. Il arrivait quelques jours avant la fête, déposait sa caisse à l'Auberge, et la veille de la Saint-Pancrace, la farandole débutait dans les rues du village.

Une autre porte était la Fête-Dieu. Au temps de mon jeune âge, elle avait enc
tout son éclat et sa solennité. Les jeunes filles cultivaient, tout spécialement p
ce jour-là, des œillets, des soucis, des lis, toutes fleurs qui nous apparaissaie
nous, qui n'étions habitués qu'aux fleurs des champs, comme des grandes da
trop fanfreluchées et trop distantes et que nous admirions sans oser même
sentir.

On faisait quatre reposoirs qui donnaient un air nouveau à la rue et au village
devant l'église, un sur la place, un dans la rue et un à l'entrée, au pied d'un ac
qui laissait pendre ses grappes de fleurs odorantes. Et, à chaque fenêtre, éta
tendus des draps blancs qui ajoutaient la parure des maisons à celles de la vi
rue.

On sortait de l'église ce jour-là la grande statue de la Sainte-Vierge, qui
portée par des jeunes filles ou des jeunes femmes. Les cloches sonnaient pend
la procession. Des hommes, qui ne s'étaient pas décidés à suivre l'of
s'arrêtaient dans leur travail et ôtaient leur chapeau, immobiles au passage du
et des saints.

La Saint-Jean

La Saint-Jean approchait. C'était l'époque où les troupeaux partaient à la montagne pour ne revenir qu'à la Saint-Michel, le 29 septembre. Mais, avant le départ, il fallait tondre les bêtes et les marquer.

Le même jour, tout le village se mettait à tondre. On entendait partout le bruit des cisailles qui coupaient la toison pour laisser enfin la bête nue, comme une larve extraite de son cocon avant sa métamorphose. Les pauvres agneaux se sauvaient au fond de l'étable, comme honteux. Le lendemain, le troupeau ainsi dépouillé paraissait misérable.

Le « marquage » était pour moi autrement impressionnant. Je ne pouvais souffrir le spectacle de ces cruelles opérations. La marque à la poix était simple : chaque propriétaire avait une marque, qu'on appliquait sur un point convenu du corps des bêtes. Notre marque à nous était un F posé sur la croupe droite. Mais peu à peu, la laine pouvait s'arracher et était donc insuffisante.

On en faisait une complémentaire à l'oreille. Mon père s'armait des cisailles qui lui avaient servi pour tondre et qu'il avait aiguisées pour cette opération. Ma mère tenait la tête des agneaux et des chevreaux et présentait l'oreille droite. Mon père l'incisait d'un coup de cisaille puis donnait deux coups latéralement. L'extrémité ainsi délimitée formait un triangle mal fermé. C'était, là aussi, notre marque. Le sang jaillissait et la bête blessée s'en allait en bêlant et en secouant la tête, en se frottant aux murs, cherchant un coin sombre où abriter sa douleur.

Le troupeau parti, ne restaient au village que des chèvres qu'on gardait pour la provision de lait quotidienne, et quelques bêtes mal venues ou malades.

Il nous semblait qu'une période nouvelle commençait.

Nous attendions la Saint-Jean avec impatience. En gardant nos bœufs, nous ramassions des fagots, sans oublier le « cade »[18] qui brûle en pétillant, et nous les portions au village. Le soir de la Saint-Jean, il en venait de partout. On plantait un piquet près de la fontaine et on entassait les fagots tout autour.

Nous avions hâte de souper, ce soir-là, pour surveiller l'arrivée du curé. Il allait à la chapelle Saint-Pancrace, au bout de la place, avec M. Perron et les enfants de chœur. La grande joie pour nous était qu'à cette occasion, M. Perron, le bedeau, dernier survivant de la congrégation des Pénitents, mettait sa grande robe blanche

[18] Nom provençal du genévrier.

semblable à une longue chemise. Il suivait le curé en surplis. Ils portaient ch
une bougie allumée, suivis d'un enfant de chœur portant le bénitier. Ils faisaie
tour du bûcher en chantant et bénissant, puis M. Perron allumait le feu ave
chandelle. C'était un moment indicible pour moi. Je regardais le feu mo
gagner les fagots les plus hauts, éclairant de ses lueurs rougeâtres la façad
notre maison.

Alors les jeunes sautaient le feu. Quand il était à moitié éteint, les fem
prenaient de la braise et allaient allumer des feux devant leur porte. En quel
instants, tout le village était illuminé, et nous partions en bande les sauter
après l'autre.

Le lendemain matin, je regardais avec une sorte de curiosité superstitieuse l
de cendre et les pierres brûlées à l'emplacement du feu. Et ma mère me disai
- Va dans le pré et, avec la rosée du matin de la Saint-Jean, frotte-toi les yeux
n'y auras pas mal de toute l'année.

L'été

Voilà bientôt la chaleur de l'été.

Les foins étaient une période excessivement fatigante, non pour moi mais pour toute la famille. Mon père et mon frère se levaient de très bonne heure et je leur apportais le déjeuner du matin. Quand j'arrivais, le champ des « Planets » était déjà à moitié fauché. Mon travail était d'étendre, c'est-à-dire d'éparpiller les andains pour en accélérer le séchage. Dans l'herbe humide, mes mains rencontraient au passage des escargots, des grillons, des sauterelles. J'allais très vite, et j'en étais fier, pour rattraper les faucheurs que j'aimais tant regarder travailler, mon père surtout. On aurait dit que la faux filait toute seule, sans fatigue.

Je me souviens des premiers essais, plus tard. Je fauchais d'abord avec une faucille. Puis un jour, on m'autorisa à faucher de la grosse luzerne, dont les tiges rudes risquaient moins de glisser sous la faux. Je commençais seulement à faucher vraiment quand la guerre éclata.

Entre la fenaison et la moisson, il y avait une courte période creuse, quelques jours seulement. Les jeunes en profitaient pour cueillir du tilleul. Le tilleul de la place se cueillait en commun. Mais si on voulait en vendre, il fallait aller sur la montagne. Je me souviens d'une année où j'y étais allé. Je devais avoir douze ans. Nous étions partis de très bonne heure pour aller plus loin que le col de Bane. Nous avions chacun un sac, une serpette, une hache et notre dîner.

Je me souviens que j'étais étonné par la taille des buis qui poussaient à cet endroit.

Entre fenaison et moisson, il y avait aussi la fête traditionnelle du premier dimanche d'août, la Saint-Pancrace. Comme elle était attachante ! Tout d'abord, c'était la fête des tartes. On en faisait dans toutes les maisons : les familles pauvres sans excès, comme la nôtre, faisaient surtout des tartes à la courge, décorées de croisillons croustillants ; les familles plus aisées, ou peu chargées d'enfant, employaient de la confiture ; les familles riches[19] faisaient même des tartes au miel. Mais il y avait des maisons plus pauvres que la nôtre qui faisaient de banales tartes aux blettes, avec seulement un semblant de sucre. En somme, toute une gamme qui définissait, dès le four, la situation économique de chacun.

Le matin de la fête, les jeunes, accompagnés de la musique, faisaient la tournée des maisons. On leur offrait des tartes et des œufs. Et le lendemain dans l'après-

[19] C'est- à-dire un peu moins pauvre que les autres habitants du village ...

midi, tout le village s'assemblait sur la route à l'entrée. Les jeunes avaient fait cuir les œufs, ils avaient apporté du vin et les tartes recueillies pour un goûter auque participaient petits et grands.

Je me souviens d'une année de pluie... Mais j'ai aussi dans les yeux le spectacl incomparable de Saint-Pancrace ensoleillé et fleuri. Le rocher, derrière le village où les genêts étaient fleuris, ressemblait à un immense bouquet. Nous allion cueillir de pleines poches de leurs fleurs dont, pendant le bal, nous arrosions le danseurs. Et nous étions fiers d'avoir ainsi jeté sur la piste un peu de cet or qu poussait si généreusement sur les collines.

Peu après la Saint-Pancrace c'était, à Briançonnet, la foire du 15 août qui éta alors très courue. Une grande partie des habitants de Gars y allaient, d'autant plu que c'était aussi la fête de Briançonnet.

La veille, on allait rassembler au troupeau les bêtes à vendre. J'avais peine parfoi à reconnaître les chevreaux ou les agneaux que j'avais soignés dès le printemp avec une attention jalouse. Et j'étais triste de penser qu'on allait les vendre, et e même temps, j'étais fier d'avoir contribué à produire un bien qui allait se traduir par un gain effectif.

Mais j'étais ému par-dessus tout lorsqu'on y menait les bœufs. Car nos deu bœufs étaient pour moi des amis de tous les jours. Je connaissais leurs qualités e leurs défauts, leurs bonnes et leurs mauvaises habitudes, je savais ce qu'il aimaient et à quel moment ils avaient assez mangé. Ils me connaissaient aussi ; il connaissaient l'étable, les chemins et les passages menant à nos champs.

On allait les changer et c'était un peu comme si j'assistais au départ de vieux amis Et puis, on ne savait pas ce que seraient ceux qu'on allait ramener. Pourquoi le changer alors ? C'est qu'une paire de gros bœufs, qu'on a gardée deux ou troi ans, a grossi, engraissé. Elle mange trop, dans les champs et en hiver. Des bête plus jeunes mangent moins, et on peut vendre les anciens avec un bénéfic respectable.

Dès huit heures du matin, tout nous semblait désert. Mathieu, le rebouteux, éta toujours en retard. Il partait sans hâte, sa veste sous le bras, son bâton à la main. ne restait alors au village que quelques femmes, les vieux et les jeunes enfant comme moi. Nous en profitions pour courir dans les rues et marauder l'occasion.

Mais il arrivait que, pour éviter de me laisser vagabonder, inactif, ma mèr m'envoie, avec une tâche bien déterminée, à l'aire ou aux champs. Mais il m

tardait de rentrer et d'assister au retour des premiers « fierraïres »[20], et de savoir les affaires qu'auraient faites mes parents. Pour me récompenser, on m'avait promis de me faire acheter par mon père un couteau à manche de corne qui allait faire mon bonheur.

Le soleil commençait à baisser. Les premiers fierraïres arrivaient, plus ou moins loquaces. Mais peu à peu les nouvelles se répandaient : mon père avait vendu les bœufs. Les brebis « tiraient », c'est-à-dire se vendaient bien ; il y avait de belles baraques... On a vu un tel et un tel.

Des ânes reviennent, avec leurs saris vides ; des hommes, des femmes, en costume de dimanche, traînent devant les portes, discutant de ce qu'ils ont vu. Et voici les premiers bœufs qui apparaissent à la Colette. Je vais à leur rencontre. Ce premier contact est toujours un peu décevant. On a quitté des bœufs gros, gras, au poil luisant, aux cornes bien faites. Et voici qu'arrivent des inconnus mal assortis, au poil sec, dégingandés, regardant de travers avec méfiance, reniflant le moindre accident de terrain. Mais déjà mon frère me renseigne : ils ne « brusquent » pas (ils n'envoient pas de coups de corne). C'est l'essentiel, on peut s'approcher d'eux.

[20] Qui venaient de la foire : « fierro ».

La moisson

Quelle sorte d'ivresse, pour un petit paysan, de voir les épis gonfler, les grains durcir et les sillons de blé se dorer d'un jour à l'autre. Rien ne donne au même degré l'impression de richesse, pas même le spectacle d'un arbre chargé de fruits.

Ivresse de regarder de loin les champs de blé, de comparer le degré de maturité selon les régions et l'exposition, mais ivresse aussi de se laisser caresser par les longues tiges, de respirer ce parfum indéfinissable qui monte du blé mûrissant.

Il me tardait tellement de commencer la moisson !

Quelques jours avant, nous sortions de sous la « mastre »[21] où elles étaient jetées pêle-mêle, les faucilles abandonnées de la dernière moisson : il y avait la grosse faucille de mon père, largement ouverte en forme de faux, neuve de l'année précédente, dont la lame avait résisté à la rouille et qui était encore fixée à son porte-faucille en bois. Puis c'était l'ancienne faucille de mon père, un peu moins ouverte, de mon frère. Puis une autre, qui était celle de ma mère de l'année précédente, mais qu'on allait me donner cette année. C'était déjà un peu une grande faucille, une faucille véritable, une faucille d'homme et de vrai moissonneur. Elle était rouillée et meurtrie de quelques dents[22]. Mais mon père m'assurait que tout cela allait disparaître à l'aiguisage, qui était de son ressort exclusif.

Il était satisfait de son travail lorsque la faucille coupait comme un rasoir. Mais pour la mienne, il ne poussait pas si avant l'aiguisage :
- Il y en a assez pour toi !

Et en effet, il fallait prendre garde à nos doigts. Mon père s'en moquait, lui : il avait de grands dés faits d'un bout de roseau de dix centimètres de long, qui garantissaient les cinq doigts... Je cherchais, moi aussi, des roseaux pour me fabriquer des dés semblables, mais il était difficile ensuite de saisir la poignée de blé.

Puis je pensais à me fabriquer une « badanque », un porte-faucille, qui me donnerait l'allure d'un vrai moissonneur, et je pouvais alors partir fièrement, ma faucille à l'épaule, pour que les passants sachent bien que j'étais un vrai moissonneur.

---

[21] Pétrin. On y conservait aussi le pain.
[22] Métaphore, dit le traducteur de patois...

Tant que j'étais trop jeune, on ne me laissait malheureusement pas m'attaquer aux beaux carrés de blé : mon père avait peur que je les gaspille ou que je ne coupe pas assez bas, laissant ainsi perdre du chaume inutilement. Mais surtout, je dérangeais leur ligne car je ne pouvais pas suivre leur rythme. Alors on me laissait un coin pour moi, mais c'était toujours au bord du champ, ou sur les rives, là justement où les brins étaient maigres, peu serrés, difficiles à couper, ou bien mêlés de tiges de ronces... Car c'est ainsi, hélas ! On laisse toujours aux enfants les travaux peu intéressants : c'est bien assez pour eux !

Je n'en étais pas moins heureux de m'asseoir à l'ombre d'un noyer pour casser la croûte le matin et pour le repas de midi. Mon rôle était de fournir l'eau fraîche aux travailleurs. Dans certaines propriétés, c'était facile : il y avait une petite source tout près. Mais il fallait parfois aller dans un vallon éloigné, creuser un trou dans le sable humide, et attendre que l'eau se clarifie pour la puiser ensuite.

Lorsque le soir venait, mon travail était de ramasser les gerbes en cercle à l'endroit où mon père allait dresser la meule. Quand on est grand, on imagine difficilement que certains travaux puissent coûter à des enfants une fatigue et une peine excessives. Porter plusieurs gerbes sous chaque bras, ce n'est rien pour un adulte. Pour l'enfant que j'étais, c'était souvent une charge trop grande et il arrivait que je ne parvenais pas à porter les grosses gerbes sans les traîner.

Enfin, mon père s'arrêtait et dressait les meules. Moi j'admirais sa science et son habileté.

En allant à Puget-Théniers, il avait vu la moisson s'effectuer à certains endroits à la faux. Il essaya. Mais les javelles étaient tellement irrégulières qu'il y avait beaucoup de déchets. Alors on en revint à la faucille.

Ma jeunesse et mon enfance ont été, moralement et psychiquement, bien plus tourmentées que mon âge mûr, de trente à quarante-cinq ans, quelles que soient cependant les épreuves que j'ai du traverser pendant cette période[23]. Si je pense, par exemple, à ces journées de moisson qui auraient du m'apporter tant de joies, je les sens encombrées de tant de craintes et de soucis : crainte de moissonner moins bien que les grands, de laisser traîner des épis, d'ébrécher la faucille contre les pierres, crainte d'apporter de l'eau insuffisamment propre ou fraîche, soucis dès que je voyais de gros nuages noirs sortir derrière le rocher, crainte de perdre les épis et, quand mon père montait le gerbier, crainte de le voir pencher et s'écrouler... Ma conscience était ainsi presque constamment dans l'inquiétude. Tellement que je me demandais comment les adultes, placés devant des responsabilités autrement grandes, pouvaient y faire face sans en être accablés.

---

[23] écrit en 1940.

Cette prédisposition aux tourments, cette susceptibilité morale, me sont-elles particulières ? Je ne crois pas. Tant de problèmes se posent à l'esprit des enfants et pour lesquels ils ne connaissent pas encore la solution ! L'enfant est tout à la fois possibilités infinies, et puissance infinie aussi, dont il a trop conscience. C'est ce déséquilibre qui produit une instabilité morale et une souffrance d'une intensité presque surhumaine. La vie nous dévoile quelques-uns des mystères qui nous semblaient si hermétiques ; nous mesurons, avec toujours plus d'humilité, les possibilités humaines. Et nous prenons en même temps conscience de nos vraies possibilités, qui sont assez restreintes aussi. Il en résulte ce que nous disons être une philosophie, et qui n'est que la prise de conscience de cette impossibilité où nous sommes de réaliser la majeure partie de nos espoirs et de nos rêves d'enfance et de jeunesse.

Nous allions une journée au Villard, qui est à une heure du village. Tant que je voyais les maisons au pied du rocher, tant que je sentais près de moi, malgré tout, cette activité familière, je restais dans mon milieu. Mais pour aller à nos champs du Villard, on prenait, après la Croix, un sentier qui serpentait à flanc de coteau et qui, à un moment donné, tournait derrière la colline. L'atmosphère changeait.

D'abord, je ne voyais plus le village et c'était comme si on m'avait arraché une partie de moi-même. Et puis, l'air était tout changé : on n'entendait plus le souffle animé de la vallée, ni l'aboiement d'un chien, là-bas, vers le moulin, ni le chant du coq ou, vers midi, le grêle angélus. Dans cette petite vallée, pourtant largement ouverte, l'air était extraordinairement sonore. Il y avait là trois planches de terrain semées de seigle que nous venions moissonner... Et au-dessus commençait la forêt d'où partaient des bruissements et des champs d'oiseaux.

Nous nous mettions à moissonner le seigle maigre, mesurant nos efforts pour terminer dans la journée, compte-tenu d'une bonne sieste. Mais je ne pouvais dormir. Cette sonorité, ce vide de l'air, m'oppressaient. Alors je partais dans la colline, jusqu'à l'endroit où j'apercevais le rocher d'abord, les maisons de mon village ensuite, puis les prés autour des jardins. Et cela me remettait du baume au cœur.

Il y avait là un terrain bien cultivé et planté de vignes, avec un puits mystérieux appartenant à l'oncle Désiré. Plus loin, dans les bois, nous avions découvert un vieux four de tuilerie, devant lequel se trouvaient encore des débris rougeâtres de vieux dallages. Et cela me faisait rêver car ma mère m'avait dit que les carreaux inusables de notre cuisine venaient de cette « tuilière », aujourd'hui abandonné, du Villard.

Quand on rentrait le soir, j'avais un peu l'impression de revenir d'une régi
éloignée, presque étrangère. Le village et ses abords m'en paraissaient plus do
et plus accueillants, son intimité plus apaisante.

La première « Matelote »

Un été, ma marraine, qui m'apportait ou m'envoyait parfois quelque cadeau, avait écrit qu'elle m'enverrait des chaussettes. Je n'avais jamais vu de chaussettes ! Nous portions des bas de laine écrue en hiver, de coton rouge, ou bleu, ou rayé en été.

Ou plutôt, la plupart du temps en été, nous mettions nos pieds nus dans des souliers plus ou moins rudes, qui nous meurtrissaient souvent et nous donnaient cette allure hésitante et dansante des enfants mal chaussés.

Le plus simple aurait été d'aller pieds nus. Mais ma mère me le défendait à cause des épines qui auraient pu me piquer.

Ce qui me faisait envie, c'était des pantoufles. Rares étaient les enfants qui en avaient. Je ne sais pourquoi je m'étais mis dans l'idée que ces chaussettes annoncées par ma marraine étaient des pantoufles, et j'en rêvais. En allant à l'eau de l'aire au moulin, j'imaginais ce qui serait quand j'aurais aux pieds des pantoufles légères qui me permettraient de marcher sans bruit, et de sauter...

Le colis arriva : les chaussettes n'étaient que des bas insignifiants, fins et courts, que je n'osais pas même mettre. Mes rêves étaient par terre.

Mais une autre fois, ma marraine m'avait apporté une jolie « matelote »[24]. Une vraie. Je me souviens que, le jour où on me la mit (c'était un dimanche), je me sentais joyeux et agile. Je courais à toute vitesse à travers les rues, comme si la matelote me donnait des ailes.

[24] costume marin.

Les « Lones »

Et le vallon ! Ah, le vallon !

Il passait à quelques centaines de mètres du village, au pied des près, pour aller se jeter dans la rivière à Praconis. Ce vallon était presque sec en été, du moins en certains endroits, car l'eau s'infiltrait sous le sable pour s'accumuler dans les « lones »[25] entre les pierres.

Au printemps, le vallon devenait comme une petite rivière honnête pour enfants. En cours de semaine, nous avions rarement le loisir d'aller y passer un après-midi, mais nous nous rattrapions le dimanche après les vêpres, lorsque nous ne manquions pas les vêpres pour le vallon.

L'été, le vallon était à sec. Nous allions nous baigner à la rivière.

Tant que nous étions petits, nous ne nous aventurions pas dans les « lones », préférant les petites plages de sable à l'eau courante. Mais quand j'avais onze ou douze ans, alors je ne craignais plus les grands fonds.

Il y avait à Praconis ce que nous appelions « la lone de Lengamo ». Elle était idéale pour nous. Il y avait à l'aval une sorte de plage de sable et de gravier qui allait en s'enfonçant à mesure qu'on remontait le courant. Au début, on se contentait de se vautrer sur le bord en se laissant agréablement porter par le courant. Mais peu à peu j'apprenais à nager. Je pouvais, avec les autres, me risquer jusqu'au moment où l'eau me soulevait et me faisait perdre l'équilibre. Quelle joie lorsque je commençais à sentir mon corps flotter ! Enfin, je pouvais partir du haut de la lone, passer par-dessus la zone de grand fond pour m'en aller aborder plus bas, au moment où mes genoux en mouvement frôlaient les cailloux du fond.

Cette lone était loin des lieux de passage, préservée par un grand rideau de vernes et d'osiers. Quand nous sortions de l'eau, nous allions nous rhabiller dans un coin au soleil, où nos pieds nus laissaient leurs empreintes sur le sable. Mais quel remue-ménage lorsqu'un passant était signalé ! Ceux qui en avaient le temps se sauvaient prestement dans les osiers pour se couvrir de leur chemise. Les autres se jetaient à l'eau.

[25] trous d'eau dans la rivière.

Ne disait-on pas que le garde, ou même les gendarmes, pouvaient nous dresser
procès-verbal, un « pousse-barbal », comme disaient quelques-uns. Et un pous
barbal nous effrayait plus que tout.

La lavande

Entre la moisson et le foulage, il y avait quelques jours consacrés à couper la lavande.

Je devais avoir sept ou huit ans lorsque je voulus aller pour la première fois couper la lavande. Ma mère m'attacha un sac en bandoulière, le même que celui qu'avaient les hommes. Elle me donna une petite faucille qui coupait à peine, et je m'en allais en face du village, vers La Croix. Je fis de mon mieux et, au bout d'un long moment, mon sac étant lourd, je le portai chez le distillateur.

J'avais coupé non seulement les brins de lavande, mais les plants eux-mêmes, avec bois et feuilles. Je m'en rendis compte quand on vida ma récolte à côté du tas prêt à distiller. Mais le distillateur me donna cependant quelques sous et j'en étais très heureux. Plus tard, naturellement, j'appris à couper la lavande comme il faut la couper, et vers onze ou douze ans, je faisais déjà ma besogne comme un homme.

Il y avait deux temps pour la récolte de la lavande : d'abord dans les champs, où les plants sont cultivés, soignés, vigoureux, et les brins chargés de fleurs en épis. Pour cette récolte, nous partions tous avec le mulet et l'âne.

Quand nous avions coupé la lavande dans les champs d'accès facile, il fallait atteindre ceux perdus dans la montagne, aux Aiguillettes ou aux Ruoillières. Les Aiguillettes ! Du Villard, on voyait notre champ, là-haut sous la barre, comme une clairière bleue de lavande entre les lourdes lignes des pins.

J'étais parti avec mon frère la veille au soir afin d'être au travail de bonne heure le lendemain matin. Sitôt arrivés, nous avions cherché une « baouque »[26] pour nourrir l'âne, et dans la fraîcheur et le silence parfumé du soir, nous avions mangé notre couenne froide et notre fromage. Puis nous avions fait une sorte de cabane de verdure pour nous coucher à l'abri de l'humidité.

Quand nous avions coupé ainsi les champs éloignés qui nous appartenaient, alors nous partions partout où nous trouvions encore quelques brins de lavande. Nous appelions cela « busquier »[27]. Il fallait courir beaucoup avant de garnir un sac. Nous allions même, les années où les lavandes se payaient bien, sur la montagne où des lavandes minces, légères, effilées mais parfumées, n'étaient parfois pas encore fleuries. Il fallait marcher dans les « glaïres », ces casses sans chemin où les

[26] herbe très dure que seuls les ânes mangeaient.
[27] ramasser les « busques » de lavande.

pierres glissaient en nous entraînant. Mais nous revenions avec vingt ou trente kilos dans nos sacs. Cela nous faisait une bonne journée.

Il y avait trois distillateurs dans le village. Il arrivait parfois que, pour se concurrencer, l'un d'eux payait quelques sous de plus. Alors un cas de conscience se posait : devait-on tout porter au même, au risque de se fâcher avec les autres ? Tant pis. Comme nous avions une épicerie, il fallait se tenir au mieux avec tout le monde... On en portait donc à mon parrain qui, pourtant, n'avait pas encore payé la récolte de l'année précédente. On en portait au « Juvénas » qui, au dire des gens, trichait si habilement sur le poids.

La distillation se faisait en plein air, sur une aire entourée d'arbres et de vignes. On y accédait par un chemin qui serpentait dans les jardins. Des pruniers étaient chargés de fruits hélas encore verts mais les premières poires étaient parfois mûres.

J'étais allé une fois apporter ainsi des lavandes à M. Gras[28] à Plarnou. On suivait pendant une demi-heure le grand canal avant de découvrir, loin dans la verdure des haricots, la ferme comme un îlot de bonheur.

Ce soir-là, il y avait M. Gras, l'instituteur, sa femme et ses enfants, M. le curé et diverses personnes qui étaient en vacances, occupées à rire et à jouer. J'en avais senti une sorte de jalousie. Je m'estimais malheureux, moi qui devais travailler si péniblement et qui n'avais pas la joie de me trouver jamais dans un lieu aussi agréable et parfumé.

[28] qui était le père de l'instituteur.

On foule

Le matin, on me réveillait au point du jour. J'étais couché dans la paille, tout habillé. J'étais donc bien vite prêt. Mon père me donnait un morceau de pain avec de l'ail, il détachait les bœufs et la chèvre, et je partais garder aux Valettes.

Je prenais la queue d'un bœuf et je me laissais traîner pendant la montée en m'endormant parfois à moitié. Aux Valettes, j'orientais mes bêtes du côté où il y avait encore de l'herbe car il fallait les nourrir le plus possible avant l'heure du retour.

En mangeant mon pain, je suivais le mouvement dans la campagne : un tel arrosait les haricots, en bas près de la rivière, tel autre charriait des gerbes de la forêt ; quand je m'avançais au-dessus des granges, je voyais les gens se démener sur les aires : quelqu'un avait déjà défait les gerbes. En face, les bœufs étaient attelés prêts à tourner... Et, par-dessus la verdure des jardins s'élevait la fumée parfumée des distillateurs de lavande. Je vivais toute la vie du village.

Je regardais le soleil rougir la cime de la montagne d'abord, puis descendre progressivement dans la vallée. Le village restait longtemps dans l'ombre. Lorsque le soleil arrivait sur la place, il était sept heures. Je ramenais mes bêtes, qui avaient bien mangé, et j'étais satisfait et fier de voir leurs ventres rebondis comme si c'était mon œuvre. Mais moi, j'avais faim, délicieusement faim car je savais que le déjeuner m'attendait.

Nous allions, pendant une semaine, fouler à la Varchière, une ferme située à environ une heure du village. Toute une semaine sans retourner à la maison !

Là, tout se faisait sur place : j'allais garder les bœufs et on m'appelait quand je devais revenir. Les gerbes étaient tout près de l'aire et nous n'avions même pas à les charger pour les y amener : mon père et mon frère, et moi-même plus tard, nous les portions sur le dos.

Le gros travail pour moi était encore d'aller chercher l'eau fraîche. La source se trouvait à l'autre bout de la propriété et il fallait traverser l'herbe haute des champs ou les chaumes brûlés. J'étais comme perdu loin de toute humanité. Les moindres bruits prenaient à mes oreilles une résonance mystérieuse. La conque où je puisais l'eau était toute entourée de mousses et de buissons où les lézards frétillaient. On entendait les geais crier dans les noyers et les favards (pigeons sauvages) traverser la vallée. J'étais heureux quand, au tournant du sentier, je revoyais la maison, les bœufs et les tas de gerbes.

Comme tout chez l'enfant se mesure à sa taille et à son élémentaire connaissance du monde ! Je me souviens de cette impression de petitesse et d'humilité sur ce chemin de l'aire à la source, lorsque je passais entre les herbes plus hautes que moi, quand j'accrochais mes jambes aux clématites et aux buissons. Il faudrait, quand on parle des réactions enfantines face aux éléments et aux hommes, quand on est amené à juger leurs efforts d'enfants, tenir compte toujours de cette relativité des forces et de la puissance des sentiments divers qu'elles peuvent susciter.

Les soirées étaient délicieuses. Nous laissions les bêtes dans les champs et, au moment de souper, nous venions les attacher tout près de la maison. Je voyais la fumée s'élever de la cheminée. On « tirait » la chèvre pour faire une bonne soupe de pâtes au lait que nous mangions avant la nuit noire, assis sur les marches devant la maison. Puis c'était le grand silence du soir, avant de nous coucher dans la grange.

Le travail de foulage avançait. Les sacs de blé s'entassaient, soigneusement recouverts de draps blancs. Quand tout était terminé, on balayait l'aire et commençait le transport des sacs de grains avant le déménagement définitif.

L'automne

A l'automne je devais, en sortant de l'école, rejoindre ma mère à la Para ou au Chenon-gros, pour cueillir les dernières gousses de haricots. Ensuite, j'arrachais les rames et, avec la faucille, je commençais à faucher l'herbe.

Ma mère partait faire la soupe et moi j'attendais que mon père vint, en fin de journée, charger l'ânesse. Il me prenait par la culotte et m'encavalait au sommet du chargement. Le soir tombait. D'autres chargements rentraient au village. J'étais fier, tranquille et heureux.

Ou bien parfois, j'avais tout juste le temps d'arriver de l'école. Je cherchais au fond du « saquet »[29] s'il y avait quelque restant de dîner, et nous partions par le béal.

C'est au souvenir de ce béal que je mesure aujourd'hui avec précision mon âge et mes réactions. Il y a au village un canal, le béal, qui part du moulin et suit à flanc de coteau jusqu'au bout des terres. Il y avait là un petit passage pour une personne, que nous prenions, ma mère et moi, quand nous retournions à la maison. Le canal passe d'abord derrière un gros rocher. Lorsqu'on le contournait, on cessait subitement d'entendre le murmure de la rivière, et ce silence subit m'oppressait et m'effrayait. Justement, là, dans les broussailles, des merles froissaient les feuilles en s'enfuyant au bruit de nos pas.

Nous poursuivions le chemin. Ordinairement, je préférais marcher devant. Je me sentais plus rassuré. Ou plutôt, cela dépendait des endroits. Il y avait un passage où, à deux reprises, j'avais senti un serpent fuir sous mes pieds, glisser en travers du béal pour se perdre dans les broussailles. Le frisson de mort qui m'avait secoué était comme une sorte de souvenir physiologique qui me dominait immanquablement à chaque passage et me donnait un malaise qui me poussait sur les talons de ma mère, et me faisait parfois saisir sa jupe d'une main fébrile.

Puis on approchait du Pont. Là, mon cœur battait parce que le sentier se trouvait au sommet d'un mur élevé où j'avais le vertige... Je regardais droit devant moi et, quand nous étions au bout, ma mère me prenait la main et je sautais sur le courtil.

Ce rocher qui barrait le chemin, elle l'enjambait facilement. Je m'aperçois maintenant, car il est toujours là, que ce n'est pas vraiment un gros obstacle pour un adulte. A ce moment-là, il fallait que je m'arrête, que je pose mes deux mains

[29] petit sac en toile.

au sommet du rocher et que je passe ainsi mes jambes l'une après l'autre pour reprendre ma route.

Maintenant, quand je parcours ce chemin, j'ai l'impression que le Pont, la Para et le Chenon-gros se donnent la main... En ce temps-là, je les sentais séparés l'un de l'autre par des sortes de no man's land si long à parcourir ! Comme quoi, la longueur des chemins se mesure bien à la puissance des moyens que nous avons pour les parcourir.

Au printemps, ma mère s'arrêtait parfois, enjambait l'étroit canal et cueillait, parmi les herbes, quelques bouquets de délicieuses fraises des bois... Selon les saisons, les cerisiers, les pruniers, les pommiers tendaient leurs branches. S'il y avait des fruits au bord du chemin, elle en cueillait quelques poignées, en abaissant au passage une branche complaisante...

A l'automne, le sentier du béal ne manquait pas non plus d'attraits. Le regain était ramassé et les prés s'émaillaient de ces fleurs bleuâtres qui poussent rapides et hautes, comme une dernière promesse de la nature. C'était l'époque des noix. On en remplissait nos poches et on les mangeait en rentrant à la maison.

L'automne était aussi la saison où on charriait le fumier aux champs, occupation spécialement réservée aux enfants. On mettait les « saris » sur le dos du mulet, et on les remplissait de fumier : un panier d'un côté, un panier de l'autre. Mais, là encore, il faut être assez grand et assez fort pour soulever le panier plein. J'ai commencé à aller faire voyage avec mon frère qui menait le mulet. Alors j'étais tranquille car je n'avais pas l'entière responsabilité puisque je pouvais compter sur sa force et sa décision. Au champ, c'était lui qui déchargeait. Puis il m'aidait à monter sur le mulet.

Mais je n'ai été vraiment satisfait que lorsque j'ai pu faire moi-même ces diverses besognes. Je partais seul, je déchargeais seul. A quatre heures, si le soleil était encore haut, j'avais le temps de faire deux voyages à condition de ne pas traîner.

Alors, charrier le fumier devenait mon travail d'automne, lorsqu'il fallait aligner sur les champs le fumier nécessaire aux semailles. Si c'était un jour de classe, j'allais faire un voyage le matin avant huit heures. Ma mère était allée charger pendant que je déjeunais et je partais, à peine éveillé, dans l'air frais et mouillé... En passant sur la route, je cueillais sous les noyers une poche de noix, de quoi manger le long du voyage. Je retournais sans bât. Je distinguais de loin, selon que le village bourdonnait de cris ou que s'échappait des fenêtres de l'école un chantonnement d'église, si huit heures avaient sonné et si j'étais en retard, auquel cas je rentrais en classe avec une hâtive explication, passant ainsi du courtil à

l'école, du chemin enchanteur à l'atmosphère lourde et conventionnelle des enfants récitant histoire, morale ou géographie...

Je me préparais au jeudi de travail comme à une grande fête. Je m'entendais avec un ami qui devait charrier à une propriété voisine, Boudeboulousse. A l'aller, nos deux bêtes allaient devant et nous suivions tranquillement sans languir. A dire vrai, nous n'allions pas très sagement. Sitôt que nous avions quitté le village, l'un de nous s'en allait vers une treille et remplissait rapidement son « sein » de quelques grappes de raisin. Et quand nous avions déchargé, nous allions furtivement faire un tour à une vigne voisine... C'était un des attraits de nos voyages.

Peu à peu, je devenais un bon cavalier. Je sautais maintenant sur l'ânesse, même si elle s'arrêtait à peine au bord du mur qui me servait de marchepied, je faisais du trot et même du galop... Mais que d'étapes avant d'y parvenir ! Mon rêve était de monter seul sur l'ânesse. On essaye d'abord sur une chèvre, parce qu'alors les pieds touchent terre... Ensuite mon père me montait sur le bât, jambes écartées, et je devais me cramponner. Mais si, à un moment donné, je penchais d'un côté, j'étais encore incapable de me redresser. Il fallait, comme pour une charge morte, qu'on me remette au milieu.

Monter sur une ânesse sans bât est une bien autre affaire et je ne crois pas m'y être risqué très tôt. Et même si on est capable d'y tenir, il faut pouvoir y monter tout seul. Je me souviens encore de tous les rebords de mur, et toutes les buttes qui, aux abords de notre grange ou des diverses propriétés, m'ont servi à monter sur l'ânesse.

Je grimpais sur le mur, et je la laissais marcher jusqu'à ce qu'elle soit en face de moi. Mais, juste au moment où je me préparais à sauter, elle partait ou s'éloignait du mur. J'en étais réduit à sauter à terre pour recommencer un peu plus loin. Si quelqu'un passait, si un camarade complaisant tenait l'ânesse, alors je pouvais à loisir mesurer mon élan et sauter. Quel sentiment de victoire et de satisfaction ! Se promener sans fatigue, en sifflant ou en chantonnant ! C'est un peu ce même sentiment de conquête que j'ai ressenti plus tard, quand j'ai commencé à conduire une auto.

Le transport « à bât » est une chose bien trop difficile, bien trop dangereuse, trop génératrice d'émotions pour un jeune enfant.

A longue échéance, on a tendance à oublier et à sous-estimer les événements qui les ont produites, parce que nous jugeons des faits avec notre force, avec nos connaissances et notre certitude de pouvoir y faire face. Les chargements de

l'ânesse ou du mulet, les risques du transport, les incidents de la route, sont parmi les événements qui m'ont le plus fait trembler dans mon jeune âge.

Comme j'étais inquiet lorsque les derniers fagots de foin étaient liés et que mon père me disait d'amener le mulet ! Il fallait le placer à l'endroit propice et veiller à ce qu'il demeure immobile. S'il bougeait, mon père commençait à crier et le faisait reculer brutalement. Il fallait jeter sur le bât les lourds fardeaux, ni trop en avant, ni trop en arrière.

Parfois, la bête secouait ses mouches juste au moment où mon père préparait son effort ; ou bien elle cédait au poids du fardeau tombant sur le bât, qui retombait. Mon père, exténué, suant, le cou semé de poussière et de feuilles sèches, criait à nouveau en donnant dans le ventre de la bête quelque grand coup de pied que je ressentais comme une menace et un danger... C'était des moment qui, pour moi, tenaient du tragique, comme si un malheur pouvait en résulter.

Quand enfin la charge était équilibrée, mon père respirait et sa figure se rassérénait. Il allait au « saquet » pendu à l'ombre du noyer et buvait à la bouteille quelques gouttes de vin.

Les fruits d'automne mûrissaient : les pommes rouges de la Varchière d'abord. Puis les poires qu'on mangeait par paniers entiers, puis les prunes jaunes à demi sauvages, puis les rouges, et les grosses pointues qu'il était si difficile de décrocher des tiges.

Lorsqu'on va garder, qu'on n'a pour tout repas que du pain et du fromage, on accueille comme on fêterait une oasis dans le désert, les branches chargées de fruits mûrs à point. Nous connaissions tous les arbres et l'époque à laquelle mûrissaient leurs fruits. En ce temps là, ils ne se vendaient pas dans notre village, et ils n'avaient donc qu'une valeur relative qui ne se traduisait pas, comme de nos jours, par une évaluation en monnaie. Et ne disait-on pas que les arbres, au bord des routes, sont toujours plus chargés qu'ailleurs pour que les passants puissent en bénéficier ?

Alors arrivait le véritable automne. Déjà les grains de blé oubliés sur l'aire germaient entre les pierres. Il pleuvait quelques jours, pluie bénie qui permettait d'aller semer le seigle dans les champs de montagne, de labourer pour préparer les semailles de saison pour lesquelles, vers ma onzième ou douzième année, je retardais mon entrée à l'école.

Puis c'était la vendange, le vin doux, la cueillette des pommes pour notre provision d'hiver, la recherche dans les bois des champignons sanguins que nous mangions le soir, frits à la poêle avec de l'ail et du persil.

On cueillait les pommes à demi sauvages, à peine comestibles, auxquelles on ajoutait quelques paniers de sorbes et de prunelles qui font le cidre clair disait-on. Au jour indiqué, nous les apportions au moulin qui se trouvait au-dessous du moulin à farine. Lorsque le jus commençait à couler des scourtins, c'était à qui y goûterait le premier, et on ne s'en rassasiait jamais. Ensuite on remplissait bombonnes et tonneaux... Pendant quelques jours encore nous buvions le cidre frais, avant que la fermentation commence.

Les bêtes du troupeau sont rentrées à la Saint-Michel.

L'hiver

Et cela nous amène à la première neige. Le cycle est révolu. Le soleil, bientôt, recommencera à monter à l'horizon et une nouvelle année reprendra son rythme éternel.
- C'est bientôt l'hiver, me disait Gaston. Ma mère m'a mis ce matin deux chemises.

C'est que chaque saison avait pour nous son charme particulier, et que nous regardions arriver chacune d'elles avec la même joyeuse curiosité.

L'hiver, c'était les veillées, les jeux, les contes, les petits réveillons...

Dans mon jeune âge, on faisait encore le feu à l'âtre. Cela chauffait insuffisamment la pièce les jours de grands froids et il nous était difficile de nous installer quelque peu confortablement tout autour. « On se brûle devant, on se gèle derrière », disait mon père.

Quand le soir tombe, avant que la petite lampe à huile soit allumée, je m'assois devant la cheminée, fasciné par les tisons qui pétillent. Avec une brindille allumée je dessine des figures lumineuses, des ronds, des triangles, qui font comme des rubans merveilleux.

J'écoutais chanter un tison. Si la flamme baissait, je prenais un éclat de bois résineux qui brûlait comme une allumette, ou bien je jetais un paquet de brindilles qui flambait en pétillant. La cuisine s'éclairait et je regardais, derrière moi, des ombres danser tragiquement sur les murs. Ma mère allumait alors la petite lampe à huile ou le lumignon à pétrole. L'un et l'autre ne donnaient qu'une clarté réduite et beaucoup de fumée. Mais ma mère ne voulait pas que je joue avec le feu. Je saurai plus tard qu'un frère plus âgé que moi s'était brûlé atrocement un jour en voulant allumer un feu à la campagne. Il était mort la nuit suivante.

Après le souper, on se réunissait à nouveau devant la cheminée, en attendant qu'arrivent les veilleurs. Mon père s'asseyait, il enlevait ses souliers et chaussait ses vieilles pantoufles, prenait une brassée de brindilles qu'il jetait dans l'âtre. Ma mère se récriait :
- Vous allez mettre le feu !

Quelle joie quand, le soir à la veillée, quelqu'un entrait couvert de flocons et annonçait qu'il neigeait très fort ! Nous allions mesurer devant la porte : ving

centimètres ! Plus tard, c'était le double... Il y aurait peut-être un mètre de neige le lendemain et il faudrait faire la trace.

J'ai encore dans les oreilles, ouaté et comme cristallin, les bruits du matin lorsqu'il avait neigé pendant la nuit. Les pas des rares passants qui se hasardaient dehors crissaient discrètement. Un enfant criait et sa voix semblait ne pouvoir s'élever au-dessus des maisons. Quelques oiseaux pépiaient... Je m'enfouissais avec volupté dans mon lit bien chaud.

La cloche de l'école sonnait. Mais ses vibrations, amorties par la neige qui la recouvrait, ne donnaient qu'un bruit aigre de ferraille qu'on choque. Il fallait se lever bien vite. Ces matins-là, M. Gras, l'instituteur, tolérait que nous arrivions avec quelque retard. Nous avions de la chance, mon frère Joseph et moi, puisque l'école était juste en face de notre maison.

La principale occupation, en classe, était alors de faire fonctionner le poêle. Ou du moins, je ne me souviens que de cela. Je revois les enfants arrivant l'un après l'autre, les souliers chargés de neige, les bras encombrés de brindilles ou de bûches de bois. Le feu brûlait, le poêle fumait et, à mesure qu'il chauffait, le cercle des écoliers allait s'agrandissant.

L'après-midi, on entendait les gouttières dégeler en chantant, et les jeunes gens s'acharnaient en des batailles héroïques. Tout le monde était dans la rue. Je ne crois pas que l'école ait pu, ces jours-là, faire le moindre travail utile.

Pendant les veillées, mon père et mon frère faisaient quelquefois des paniers. Cela me passionnait et, de bonne heure, j'ai essayé moi aussi d'en fabriquer un. Comme en tout, c'est le début qui est difficile. Pour bâtir un panier surtout : ces osiers en croix qui deviennent ensuite en étoile sont difficiles à réussir. Tant bien que mal, j'étais parvenu un jour à tresser quelque chose qui ressemblait à un panier. Il ne restait plus que l'anse à poser. Ce fut un désastre, ou presque. Et pourtant ce premier panier resta quelque temps dans la maison et, sans doute pour m'encourager en me montrant que j'avais fait une chose utile, ma mère y mettait les épluchures de pommes de terre.

D'avoir mis la main à la pâte me rendait connaisseur. J'admirais alors l'ouvrage bien fait et j'étais allé veiller un soir chez la Pondu pour voir comment on s'y

prenait, dans cette maison, pour réussir ces jolis paniers si réguliers, en osier blanc, si bien finis qu'on les aurait dits... achetés.

Ma mère filait. Une tante, des voisins, venaient. Nous écoutions leurs contes, bien effrayants parfois, comme l'histoire du Drac : ... Il habite à la clue, au fin fond de la vallée, par delà le hameau de La Forêt. L'oncle Désiré allait parfois attacher là-bas son ânesse dans le pré. Quand, à la tombée de la nuit, il allait la rechercher, il trouvait sur elle un cavalier... le Drac, une sorte d'homme velu, à qui des grognements tenaient lieu de langage et qui se refusait à descendre. Il fallait alors taper sur lui à coup de bâton en disant les mots magiques : « Drac, Drac ! » Alors, il se sauvait dans la forêt. Un hiver cependant qu'il avait beaucoup neigé, on entendit des grattements sous la porte de certaines maisons du village, et de petits cris. Les enfants apeurés se serraient auprès du feu. Mais des hommes, plus hardis, sortaient juste à temps pour voir des ombres s'enfuir. Le lendemain matin, on voyait encore, vers le chemin de La Forêt, une infinité de traces de pieds nus. C'était le Drac affamé qui s'était aventuré avec ses enfants jusqu'à la demeure des hommes.

Et nous nous serrions nous aussi auprès du feu. Je n'osais pas regarder derrière moi dans les coins sombres, de crainte d'y voir surgir l'ombre du Drac.

Nous frémissions d'autres soirs aux histoires de revenants, ombres blanches dansant dans les prés, esprits frappant dans les maisons et qui ne se taisaient que lorsqu'on avait fait dire les messes nécessaires. Au cours d'une veillée, on nous avait appris un de ces contes tout en répétition : *le bâton ne veut pas battre le chat, le chat ne veut pas manger la souris, la souris ne veut pas ronger le sac, etc...* J'en avais facilement saisi la technique et je m'étais imaginé d'inventer des contes semblables. J'y réussissais assez bien.

Mais souvent, nous autres les enfants, nous faisions notre petite veillée : les billes véritables étaient trop chères, et si quelques grands pouvaient en avoir, nous étions, nous, obligés de nous rabattre sur ce que nous appelions des « girottes » et qui sont les noix de gale qui poussent sous les chênes. On alignait deux billes chacun sur une des rainures entre les carreaux du sol, puis on tirait chacun à notre tour. Les billes qui sortaient des rainures étaient gagnées. On bien on perçait des girottes, on y passait une allumette et on jouait à la toupie sur la table de la cuisine.

Il y avait des soirées extraordinaires. J'avisais les voisins de mon âge avec qui je veillais d'habitude, que ce soir il y avait mise à mort de la courge[30] ;
Sur une longue étagère de la cuisine étaient posées les plus belles courges de la récolte. Ma mère les utilisait avec parcimonie, partie pour les repas du cochon,

[30] Potiron, en fait.

partie pour notre propre soupe. Nous, les petits, nous en mangions les graines. Ce soir, nous étions autorisés à entamer une nouvelle courge.

Mes amis et amies étaient en avance ce soir-là. Ils s'engouffraient seuls, à toute vitesse, dans le couloir du rez-de-chaussée, comme chassés par le noir de la rue. Mais la famille était encore en grand travail : il fallait au préalable « peler la rame ». A l'automne, mon père et mon frère allaient couper des branches de chêne. Ils les liaient en gerbe puis, l'hiver, chaque jour ils en apportaient une à la maison. Une partie de cette rame était donnée aux chèvres et aux brebis. Pour économiser le foin, il nous fallait aussi détacher les bouquets des branches pour les incorporer ensuite au foin et à la paille des repas.

Peler la rame était le travail du soir. Pour un homme, il semble que ce ne soit rien de faire craquer d'une chiquenaude les bouquets verts. Mais lorsqu'on est petit, et qu'on a du mal déjà à tenir dans sa main cette branche dont on atteint difficilement le sommet, lorsqu'il faut tirer de toutes ses forces parfois parce que des brins se tordent comme de la ficelle mais se refusent à casser, le travail peut paraître pénible.

Voici les derniers brins qui s'achèvent. La poussière du feuillage nous fait éternuer. On ramasse la rame dans un « sari » sur lequel je m'assois triomphant, avec volupté, comme dans un fauteuil (je ne savais d'ailleurs pas, à ce moment-là, ce que pouvait être un fauteuil).

La soirée est à nous maintenant !

Ma mère nous livrait la courge du sacrifice. Nous nous y préparions avec une reproduction instinctive des rites que nous avions vu pratiquer par nos parents pour tuer le cochon. Nous nous jetions à quatre sur la courge pour la tenir, en criant. Je cherchais le point favorable, je brandissais le couteau puis, délibérément, je la saignais.

Une tranche sautait... J'enfonçais la main dans le cœur glaireux et froid de la courge... J'en tirais la touffe molle qui englobait les graines désirées. Je les détachais, et nous les faisions griller sur une pelle dans la cheminée. Nous les mangions avec délice.

Joie de la mise en scène, de l'exécution dramatique, joie de la surprise et plaisir voluptueux à savourer ces graines grillées comme les oiseaux se délectent à picorer les premières cerises rouges. Il n'en faut pas plus pour donner à des enfants que n'a pas gâtés la vie, de délicates satisfactions qui laissent dans le souvenir une trace essentielle, ineffaçable...

Le souper était déjà loin, et nous étions mis en appétit. Je partais avec mon père « l'autre maison », où nous tenions notre réserve de pommes. La lanterne nou accompagnait et c'est avec quelque appréhension que je grimpais l'escalier noir e colimaçon. Nous arrivions au tas de pommes et nous remplissions notre panier.

Devant le feu, en riant avec une incroyable insouciance, nous croquions à belle dents pommes sur pommes. Puis, quand nous étions rassasiés, nous en mettion quelques-unes dans la cendre chaude. Et quand elles commençaient à s craqueler, nous avions un dernier dessert pour clôturer la veillée.

Les jeux

Ce n'était guère que l'hiver, ou pendant les périodes où il n'y avait pas à la campagne de besogne pour les enfants, que nous jouions. Car le reste du temps, naturellement, le travail primait.

Les jours d'école, nous n'avions pas beaucoup de temps pour jouer. Mais les jours de congé ! Il y avait, attenant à notre maison, une ancienne grande écurie qui semblait nous appartenir. Elle ouvrait sur une porte cochère et, sur le seuil, une grosse pierre lisse penchait vers l'intérieur. Parfois, les grands venaient y jouer aux billes et nous n'osions pas les déranger : nous, les petits, nous avions tout juste le droit de regarder sans encombrer. Mais quand quelque dispute avait disloqué le camp, la place était libre, l'écurie était à nous.

Nous y jouions à cache-cache. Il en faut de l'ingéniosité et aussi de l'aptitude à l'illusion pour jouer à cache-cache dans une écurie de six ou sept mètres de long seulement. Mais nous étions petits et intrépides. Nous nous cachions dans la mangeoire en nous aplatissant au maximum, ou bien nous disparaissions entre des billots de bois ou sous un reste de foin. L'étable était sombre les jours de pluie. Nous fermions même la porte parfois. Le chercheur s'avançait en tâtonnant, avec quelque appréhension ; nous sentions son souffle, la caresse invisible de sa main ... Touché !

Ou bien, nous jouions aux nids. Nous faisions des nids avec du foin enroulé et nous les cachions dans les trous de mur, parmi la poussière et les toiles d'araignées. Puis l'aigle arrivait. A son approche, nous jetions des cris perçants pour égarer le chercheur ; nous l'attaquions avec des ongles menaçants et nous hurlions de détresse lorsqu'il avait détruit notre nid...

J'ai joué, certes. J'ai beaucoup joué. Et pourtant les jeux ne tiennent pas la première place dans mes souvenirs.

Les grands garçons, dont je faisais maintenant partie, avaient deux jeux essentiels : « à attraper » et « à courir ». A attraper, c'était le cache-cache traditionnel. Le « plueur » se mettait devant la porte de la chapelle ; nous allions nous cacher dans les granges, dans les tas de brindilles de rames, dans les coins sombres des écuries... Le plueur arrivait ... Nous l'écoutions passer, puis nous sortions de notre cachette pour aller toucher la porte en criant... Ces jeux ne finissaient jamais.

Ou bien nous jouions à courir. Il y avait, perpendiculairement à la grande ru deux autres rues qui montaient vers le rocher. Nous grimpions à toute vitess poursuivis par celui qui attrapait. Il y avait de nombreux escaliers ; nos genoux n pouvaient presque plus se redresser à la montée, la respiration nous manqua Puis on prenait une traverse en palier et on dévalait la descente à une vites incroyable, après laquelle nous venions, de tout l'élan de notre corps, frapper su la porte qu'il fallait toucher. Je me demande encore comment nous n'avions pa plus d'accidents dans ces chemins impossibles.

Mais les grands jeux étaient surtout le soir, à la tombée de la nuit, avant le retou du troupeau. Nous avions un jeu qui s'appelait « a clavi », je ne sais pourquo Lorsqu'un des joueurs était pris par celui qui « faisait », il allait s'accrocher à u anneau fixé à un mur de la place. Si un deuxième était pris, il allait s'ajouter a premier et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les joueurs fassent une grande chaîn mouvante qui tenait toute la place. Mais si un des joueurs encore libres toucha un enfant de la chaîne, la chaîne était libérée.

Un jeu passionnant aussi était « lébré-lébré ». L'un de nous était le berger. Le autres étaient les lièvres qui allaient manger dans son pré. Le berger criait :

- Lébré, Lébré, tu pars de dans mon pré !
- Gné gné gné...

Et il partait pour attraper les lièvres, en sautant sur un seul pied. Si son deuxième pied touchait terre, tous les joueurs le poursuivaient à grands coups de casquette Et nous avions des casquettes qui semblaient faites à cet effet, souvent vieilles e rêches, et qui frappaient dur...

Puis le bruit des sonnailles se faisait entendre. Les premiers béliers débouchaien du chemin derrière la chapelle. Des chèvres assoiffées se précipitaient vers la fontaine, se mettaient à genoux pour boire en penchant la tête, dans le peti bassin, barbiche trempée ; ou bien elles essayaient de boire « à la régalade » ; les agneaux impatients bêlaient désespérément... Des femmes appelaient « Bi ! Bi ! » Les lanternes se promenaient aux carrefours pour aider les bêtes à reconnaître leur étable.

La bande d'enfants se dispersait, prise par d'autres soucis.

Jouer à cache-cache, à courir, c'est seulement dépenser un trop plein d'activité, ou satisfaire un désir inné de se cacher, de rechercher ou d'attraper, de ruser, de gagner, tout simplement pour montrer sa force et son adresse, sans autre but que cette sorte de satisfaction animale qui est elle-même sa propre victoire.

Mais quand venait la période des jeux de gain, alors c'était une véritable folie. Plus rien ne comptait, ni travail, ni famille, ni repas, ni école, ni leçons. Adieu la paisible satisfaction d'avoir bien joué : si j'avais gagné, je me sentais fier et présomptueux et je pensais déjà à gagner plus le lendemain ; si j'avais perdu, j'étais triste à mourir et je tardais à m'endormir le soir. Il ne s'agissait pas de jouer de l'argent car, sauf au premier jour de l'an, je n'en avais pas. Alors nous nous rabattions sur des ersatz, les « girottes », qui nous procuraient d'ailleurs le même plaisir.

En gardant, nous cherchions les girottes les plus jolies, les plus grosses, les plus rondes et les plus lisses. Et, en classe, nous les comptions dans nos poches. En sortant à la récréation, ou à onze heures, nous commencions notre jeu : à la raie ou, plus souvent, aux palets. On prenait un éclat de tuile, on lançait les mises puis le palet : on gagnait les girottes les plus près des palets.

Une année, je ne sais quel vent était passé sur le village, nous nous sommes mis à jouer aux clous, ou plutôt aux têtes de clous que nous trouvions devant l'atelier du forgeron. Ces têtes de clous n'étaient ni belles, ni intéressantes. Cela ne nous empêchait pas d'en charger le fond de nos poches avec une sorte d'avarice jalouse. Comme quoi ce n'est pas toujours la valeur intrinsèque des objets qui en fait le prix, mais plutôt leur rareté.

Nous jouions surtout aux palets. On plaçait la mise dans un trou de mur et il s'agissait de mettre le palet le plus près possible de ce trou. C'était passionnant.

Ces têtes de clous étaient en nombre limité dans notre village. Après avoir bien fouillé le pied des murs devant la forge, il ne nous restait plus comme ressource que d'attendre qu'on ait ferré des bêtes, en général le dimanche. Nous profitions même de ce que la forge était déserte pour aller chercher dans la caisse quelque clou neuf et brillant, que nous coupions avec les tenailles à peu près comme si on l'avait arraché d'un fer à cheval usagé. Mais c'était une triche dangereuse. Et puis ces clous neufs, suspects, n'avaient pas pour nous la valeur des vulgaires clous vieux et rouillés.

Quand cette folie du jeu de clous nous prenait, il ne fallait plus compter ni sur la serviabilité à la maison, ni sur l'application à l'école. Avant qu'arrive l'heure de la récréation, je comptais déjà dans ma poche les clous qui étaient ma fortune. Je me souvenais où j'avais posé mon palet et, à peine sortis, les parties recommençaient. Quand il fallait à nouveau rentrer, on se partageait la mise. Et, pendant tout le reste de la classe, je pensais au clou que mon camarade s'était trop vite approprié...

En écoutant la grande division réciter la leçon d'histoire, je pensais à mes têtes d clous ; les noms des rois chevauchaient dans mon esprit comme des fantôme Henri Plantagenet ou Dagobert, Louis X le hutin et Philippe IV le bel... Cela m faisait penser aux surnoms des hommes de chez nous : La Rose, Tambour, L Fleur, Sans Peur, Grenadier... qui eux, du moins, signifiaient pour moi quelqu chose.

Mais j'avais dans ma poche des têtes de clous, et tout à l'heure, quand nou sortirions, j'irais avec Isaïe déposer ma mise dans ce trou près du mur de l forge... Le jeu accaparait tout mon être.

Une autre année, ce fut la grande vogue des boutons. Cela valait mieux du moins que les têtes de clous : un bouton, c'est propre, c'est brillant... et utile évidemment. Mais ce n'était pas cette considération qui nous guidait le moins du monde.

Nous avions les boutons de un : c'était les boutons de verre transparent, blancs ou noirs... le menu fretin. Puis les boutons de deux qui étaient tous les boutons de corne ou de corozo à deux ou quatre trous, noirs ou gris. Les gros boutons de corne étaient de quatre. Les petits boutons ronds comme des pois, blancs comme ceux de certaines vieilles chemises, noirs comme ceux que nous arrachions aux vieux souliers à boutons, ou rouges comme l'étaient ceux des habits des enfants de chœur, étaient de cinq. Les gros boutons d'uniforme étaient de sept. Et cette valeur n'était point exagérée. Il y avait, en ce temps-là, de beaux boutons de cuivre des capotes de fantassins ou d'artilleurs, ou de marins, avec la grenade, le canon ou l'ancre.

Quelle souffrance profonde et quelle préoccupation débilitante lorsqu'on avait perdu de ces beaux boutons qui étaient pour nous une richesse, qui étaient le signe de notre triomphe.

C'est incroyable qu'on puisse sortir des maisons d'un petit village des collections aussi variées de boutons de toutes formes et de toutes valeurs, parfois vieux et précieux. C'est que rien ne nous arrêtait. Nous allions dans les greniers fouiller les vieux vêtements rongés par les mites, ou les tas de chaussures où nous espérions trouver quelque solide bouton noir... Une vieille veste d'épouvantail, les chiffons qu'on utilise l'été pour boucher les trous du canal d'arrosage, étaient pour nous un subit sujet d'intérêt.

Quelle joie quand nous avions quelques boutons de cuivre de cinq ou de sept ! On les nettoyait au sable pour enlever d'abord le vert de gris qui les rongeait, puis on les lustrait en les frottant amoureusement sur nos pantalons. Et quelle richesse de posséder une collection de jolis boutons brillants qui sonnaient plus clair que

des sous dans nos poches ! Parfois même on les réunissait en colliers avec ficelle.

Pour ces brillants boutons de sept, nous aurions damné nos âmes. Le facteur savait quelque chose. Lorsqu'il faisait chaud, il posait tranquillement sa veste le parapet à l'entrée du village. Que craignait-il ? Le malheureux ! Il ignorait vogue des boutons... Un enfant venait avec un couteau et coupait la moitié jolis boutons de cuivre et quelques-uns des petits boutons des manches. Il ne coupait pas tous, espérant que le facteur ne s'en apercevrait pas. Et puis boutons se ressemblent tous... Qui saurait retrouver le voleur ?

Si les déconvenues du jeu l'exigeaient, nous allions jusqu'à commettre quelqu larcins à la maison. Il y avait toujours à un vêtement, un bouton de trop qui s'e allait rejoindre les autres.

Puis, parce que d'autres jeux passionnants nous avaient accaparés, les bouton disparaissaient et la mode passait aussi brusquement qu'elle était venue...

Le feu, autant et peut-être plus que l'eau, attire naturellement les enfants. Et il a pour lui, la plupart du temps, le privilège de l'interdiction : on éprouve plus de plaisir à faire une action interdite.

Il y a le petit feu qu'on allume entre deux pierres pour faire réchauffer les repas quand on est au champ ; il y a le feu qu'on allume le matin pour se réchauffer quand on va garder... Mais ce n'est pas tant parce qu'il est utile que le feu nous attire. Ce sont justement ces qualités d'impondérable, d'ancestral, d'idéal, qu nous le font tellement aimer.

Il nous avait pris une année encore une folie collective : celle des feux. On dérobait des allumettes à la maison. Puis, dès que la nuit venait, on se retrouvait sans s'être donné rendez-vous, sur une colline que nous appelions « les Vignasses », où il n'y avait pas d'arbre mais de nombreux plants de thyms, de lavandes et de genêts.

Nous arrachions une touffe sèche qui nous servait de torche. Nous l'allumions puis nous partions allumer toutes les autres touffes en criant et en sautant. C'étai à qui avait le plus beau feu et c'était pour nous une incroyable ivresse qui, une nouvelle fois, nous faisait tout oublier.

Parfois, nous entendions sur la route le vieux Ceccaldi, le propriétaire, qui se mettait à nous invectiver. On éteignait les feux, et nous allions faire un long détour par le vallon pour revenir au village en cachette.

Le mystère du pain

Le mystère de la fabrication du pain est certainement un de ceux qui ont le plus marqué mon enfance.

Il faut, pour en sentir toute la signification, désirer d'abord et profondément une miche chaude et croustillante. Les enfants habitués à aller le matin acheter le pain chez le boulanger ne savent pas ce que pouvait représenter, pour nous, cet impatient appétit de pain frais. C'est qu'une fournée de pain durait quinze jours.

Les miches sont d'abord tendres, les tranches se découpent régulières et compactes, on peut y mordre à belles dents ; elles se prêtent bien aux tartines et au café au lait du matin.

Sur la place, quand nous jouions comme on joue à cet âge, en se donnant totalement au jeu avec le seul souci de le voir bientôt finir, je m'esquivais de temps en temps pour aller à la maison. La cuisine était déserte mais la marmite chantait sur le feu. Je coupais furtivement une belle tranche de pain de deux jours, alors qu'il se coupe si bien, sans une miette, et qu'il fond si facilement dans la bouche. J'allais reprendre ma place en courant, en savourant cette tranche de pain qui est à elle seule, pour un enfant plein d'appétit, ce qu'on peut manger de meilleur dans une famille paysanne. Un morceau de la tranche était dans ma poche, et tout en jouant, essoufflé, je la mangeais bout par bout.

Puis la croûte durcit ; le couteau n'y entre plus qu'en grinçant. Fini les tartines Pour l'attaquer, il faut mordre par côté, comme font les chiens qui mordent un os. Il paraît que les parents sont contents quand le pain est dur, car on en mange moins... Un peu plus tard apparaissent sous la croûte de petites taches bleuâtres comme des toiles d'araignées. Mais le pain moisi est bon pour la santé, dit ma mère.

Les quignons deviennent si durs qu'on va les mettre parfois sous le robinet de la fontaine pour les ramollir.

Nous nous demandons :
- Combien de pains encore ?
- Trois... Deux... Un ! C'est demain qu'on « fait fournée ! »
Dans la journée, mon père amenait la provision de « fourmille » pour chauffer le four. J'allais avec ma mère voir la « fournière » pour savoir à quelle heure la pâte devait être prête le lendemain. Le soir, après souper, ma mère nettoyait le pétrin puis y mettait le levain, qu'elle couvrait soigneusement pour la nuit.

Au matin, j'étais réveillé par les « flac ! » saccadés et rythmés de la pâte que mon père travaillait avec obstination. Quand je me levais, la pâte dormait encore, recouverte de linges chauds. Si le temps était trop rude, il fallait ajouter une chaufferette et tenir la porte fermée. C'était un peu comme une chambre de malade... Pour un peu, nous aurions évité de parler fort et de rire afin de ne pas gêner l'accomplissement du mystère...

De temps en temps, ma mère allait soulever un coin de l'étoffe qui recouvrait le pétrin pour surveiller la pâte. Enfin, elle disait :
- Va avertir la fourière que la pâte est prête !

Celle-ci arrivait et chargeait un fagot de bois pour allumer le four. Pendant ce temps, sur des planches, ma mère répandait du son et coupait les pains. Elle étendait dessus une belle nappe de demi-laine. Puis on descendait les planches par l'escalier difficile pour les amener au four communal. La fourière chargeait une planche sur sa tête et s'en allait, en traînant ses pantoufles et en tenant négligemment son fardeau. Je suivais en portant un petit sac de son, des coings, un bouteillon d'huile et du sucre.

La fourière manœuvrait déjà avec décision et vigueur la longue pelle de bois, sur laquelle ma mère jetait une pincée de son avant d'y déposer la pâte. Elle faisait d'abord les « coulons », morceaux de pâte cylindriques, et les fougasses, découpées en bras par des coups de taillet. Elle réservait de la pâte pour les pains de coings et les « tités », grossières poupées avec une tête et des bras, qu'on enfournait après les avoir humectées d'huile et y avoir ajouté une pincée de sucre.

La première fougasse sort bientôt du four et les enfants, les premiers, en découpent un morceau, brûlant encore. Et cette odeur de pain de coings ! Et ces poupées dorées qui dorment sur une large planche recouverte d'une serviette blanche ! Ce parfum qui sort de la fenêtre de la fournière, qui suit les planches rebondies et légères retournant à la maison, remplit d'une atmosphère de prospérité la demeure où s'étalent, sur le pétrin, les miches couleur d'or.

Ces soirs-là, rien n'avait de goût que la fougasse encore tiède et je n'osais pas la couper dans ma soupe car je sentais que c'était une sorte de sacrilège d'en gaspiller ainsi le goût si pur.

J'apportais à chaque parent leur part de fougasse, et nous réservions poupées, coulons et pains de coings pour le « cache-feu », la veille de Noël.

Noël et Jour de l'An

Autant que je me souvienne, nos repas n'étaient jamais ni abondants, ni riches, comme dans certaines régions plus privilégiées. Nous ne connaissions ni les viandes épicées, ni les gâteaux, ni les boissons rares. Les jours de grande fête, nous mangions des raviolis à la courge et à la sauce aux noix, plat traditionnel.

Les raviolis à la courge étaient donc le régal du soir de Noël, avec le pain frais, avec parfois, au dessert, une cuillerée de bonne confiture de noix. On ouvrait le pain de coings ; nous avions chacun notre poupée, que j'hésitais à entamer car je craignais de lui faire mal, et dont il fallait laisser un morceau pour l'enfant Jésus.

Ce soir-là aussi, on allait décrocher les grappes de raisin qui restaient suspendues à la poutre de ma chambre... Puis on laissait sur la table un peu de chaque restant de plat, du pain et du raisin pour l'enfant Jésus.

J'aurais bien voulu assister à la messe de minuit. Je me promettais avec obstination de ne pas m'endormir. Ma mère, qui était une bonne pédagogue, ne me l'interdisait pas, sachant que c'était inutile. Nous veillions, nous jouions, nous réveillonnions de notre habituel panier de pommes, nous fouillions dans la courge au flanc béant pour en tirer les graines que nous faisions griller... Puis une sorte de lourdeur envahissait la cuisine, un poids immense tirait mes paupières. J'avais des sursauts énergiques, des réveils brusques après lesquels j'affirmais bien haut que je ne dormais pas, que je voulais écouter la messe de minuit...

Le rite des souliers dans la cheminée n'avait pas pour nous l'attrait qu'y trouvent les petits enfants pour qui il est une occasion de cadeaux et de jouets. Je laissais mes souliers dans la cuisine et je montais dans ma chambre pieds nus, endormi à moitié... J'étais bientôt au pays des songes.

Le lendemain matin, je me levais de bonne heure... Ma mère était encore au lit. Je descendais en chemise : la cuisine était froide et silencieuse, le foyer éteint et noir, avec mes gros souliers à clous, aussi vieux et aussi noirs. Il y avait dedans trois bonbons et quatre figues sèches. Je prenais en hâte l'offrande du Père Noël et j'allais la savourer dans mon lit.

Entre Noël et le Jour de l'An, on tuait habituellement le cochon. C'était encore un des grands événements de l'année, un de ceux qui, là aussi, m'ont le plus impressionné. Je me souviens qu'entendre, certain matin froid, crier un cochon à l'autre bout du village me bouleversait. Plus encore lorsqu'il s'agissait du nôtre.

La préparation de la grande caisse[31] me donnait des frissons et je détournais les yeux du gros couteau qui était posé sur le rebord de la fenêtre. Alors je m'en allais dans « l'autre maison » où, sur un feu, bouillaient des chaudrons de cuivre pleins d'eau. Lorsqu'on m'avertissait que c'était fini, je sortais à temps pour voir ma mère qui agitait, dans un grand bassin de terre, le sang encore fumant, et les hommes qui avaient aidé manger des châtaignes et des figues sèches en buvant un verre de vin.

A midi, la cuisine embaumait de l'odeur neuve de la première grillade.

C'était maintenant la bonne saison. Des boudins, des caillettes, grillaient sur les charbons. De temps en temps, mon frère faisait l'aïoli, que nous mangions avec une grande marmite de pommes de terre. Puis j'allais boire quelques bonnes gorgées d'eau à l'arrosoir, et nous partions dans les coins ensoleillés, à l'abri des angles des murs ou des maisons.

Rien de spécial ne marquait la veille du Jour de l'An, si ce n'est une veillée un peu plus longue, avec cette impression vive de la fuite du temps. Le lendemain matin, à mon réveil, je sautais du lit en chemise et j'allais bien vite dans la chambre de mes parents :
- Bonne Année ! Bonne Année !
- Sois bien sage et fais-toi grand !

Et j'allais me recoucher en attendant que la maison s'anime, que le feu s'allume et que vienne le moment de prendre mon café au lait.

Puis, je partais, chez les parents d'abord, souhaiter la bonne année. Je recevais un sou ou quelques figues sèches. Avec les autres garçons du village, nous hésitions ensuite devant la porte de M. Gras, l'instituteur, où nous nous groupions. Justement un groupe descend l'escalier avec un bruit assourdissant de gros souliers ferrés claquant sur le parquet et glissant sur les carreaux. Arrivés à la porte extérieure, ils s'échappent, comme libérés de la corvée, en montrant chacun dans la main les sous reçus.
- Passe toi le premier !
- Non, toi !

[31] Caisse rectangulaire sur laquelle on mettait le malheureux cochon

Finalement, nous poussions la porte qui grinçait. Nous commencions à monter l'escalier, effrayés nous-mêmes du bruit répercuté de nos gros souliers... Arrivés sur le palier, nous hésitions en poussant devant nous le plus audacieux. La porte s'ouvrait, M. Gras paraissait et nous simplifiait la besogne en disant lui-même :
- Bonne année ! Bonne année !
Il distribuait un sou à chacun de nous. Nous vérifiions, dans notre main, la valeur de la pièce reçue, qui allait rejoindre dans notre poche les quelques autres qui s'y trouvaient déjà. Je reprenais alors toute ma fortune et, comme un avare, je recomptais : un... deux... trois... cinq...

Nous restions un instant sur la place, indécis, avant de nous diriger vers une autre maison. Lorsque nous ne recevions qu'une poignée de poires séchées, nous sortions, dépités. Ceux qui nous regardaient comprenaient à notre mine que ce n'était pas la peine d'aller souhaiter là la bonne année.

Avant la messe, j'avais dix-huit sous, qui étaient lourds et sonores dans la poche de mon pantalon. Les grands garçons jouaient alors à pile ou face, et j'enviais ceux qui gagnaient, mais je n'osais pas risquer de perdre une partie de ma fortune.

Cette année-là, il y eut l'après-midi dans le village, un colporteur qui posait sa caisse sur le banc de pierre, près des portes. Il étalait les articles brillants et bon marché qui faisaient envie aux femmes, aux jeunes-filles et aux enfants : des rubans, des miroirs, des peignes, des épingles...

Je lorgnais un crayon à encre, dont le bout était protégé par un capuchon métallique. Le marchand le prenait, découvrait l'extrémité admirablement taillée en pointe et il en essayait la mine sur un papier après l'avoir légèrement mouillé. Puis il remettait le capuchon. Ce capuchon avait un petit anneau où je pourrais attacher une petite ficelle, et ainsi, je ne le perdrais jamais... Et puis il est si bien taillé... Et il écrit à l'encre ! Je ferais du bon travail avec...

De la main gauche, je caresse et je compte les sous dans ma poche...
- Trois sous, mon petit... Regarde comme il écrit bien !

Je détache trois sous de mes étrennes et je les tends. J'ai mon crayon. Je pars aussitôt, inquiet et soupçonneux, comme si j'avais fait une mauvaise action...

Le soir, je le montre à mon père avec quelque fierté.
- Pourquoi as-tu gaspillé tes sous ? N'avais-tu pas de crayons ? Et tu l'as payé trois sous ! Ce n'est même pas une moitié de crayon, et un crayon ne vaut qu'un sou... Où est-il le marchand ? Va le lui rapporter et dis-lui qu'il te redonne tes sous !